

R. CONFRATERNITA DEL SS. SUDARIO
CENTRO INTERNAZIONALE DI SINDONOLOGIA
TORINO (ITALIA) - VIA S. DOMENICO 28

CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES SUR LE SINDON
INTERNATIONAL CENTRE OF SINDONOLOGY
INTERNATIONALEN ZENTRUM DER LEHRE UEBER DAS HL. LEICHTENTUCH CHRISTI
CENTRO INTERNACIONAL DE SINDONOLOGIA

S I N D O N

MEDICINA - STORIA - ESEGESI - ARTE



PROMOTORI

PROF. GIOVANNI IUDICA CORDIGLIA - DOTT. GIOVANNI DONNA D'OLDENICO
MONS. ADOLFO BARBERIS - PROF. STEFANO VIGNA

ANNO III
TORINO

QUADERNO N. 5
APRILE 1961

P. LAVERGNE

LA PREUVE DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS

D'APRÈS JEAN 20, 7

SOMMARIO. - Il Rev.do Padre Lavergne O. P. presenta una interpretazione da lui giudicata la più precisa, del passo dove il quarto Vangelo descrive ciò che Simon Pietro e l'altro Discepolo trovarono nel sepolcro di Gesù di Nazareth e le conclusioni a cui essi arrivarono.

Attraverso pazienti ed obbiettive ricerche, il Padre espone con chiarezza e vivacità di stile gli argomenti con cui si dimostra che il Corpo del Divin Crocifisso passò attraverso i lini sepolcrali, i quali subito poi si afflosciarono e così ordinatamente da ridistendersi piatto il lenzuolo e ritrovarsi anche al suo posto il piccolo sudario, dove era cioè quando era stata fatta rotolare la pietra all'ingresso del Sepolcro.

SUMMARIUM. - Le Révérend Père Lavergne, O. P., offre à la discussion l'interprétation qu'il juge la plus exacte du texte où le Quatrième Evangile raconte ce que Simon Pierre et l'autre Disciple ont constaté à l'intérieur du sépulcre de Jésus de Nazareth et la conclusion qu'ils en ont tirée. Par des recherches menées avec patience et objectivité, le Père accumule avec clarté et dans un style vivant les arguments qui prouvent que le corps du divin crucifié traversa les linges mortuaires, qui retombèrent instantanément sur eux-mêmes, si bien que le linceul se trouvait à plat, enfermant encore le petit suaire resté à sa première place, c'est-à-dire à celle qu'il occupait lorsque l'on roula la pierre à l'entrée du sépulcre.

SUMMARY. - The Reverend Père Lavergne, O. P. offers for discussion the interpretation he believes to be the truest, of the passage in the fourth Gospel which recounts what Simon Peter and the other disciple saw in the sepulchre where Jesus of Nazareth had lain; and the conclusions they drew therefrom. After patient and objective study, the Rev. Father gathers together very clearly and in a vivid style, the arguments which prove that the crucified Lord passed through the burial clothes, which at once collapsed upon themselves so that the Shroud lay flat, still enclosing the smaller sudarium which had remained in its original position, i.e. the one it had occupied when the stone was rolled across the door of the sepulchre.

ZUSAMMENFASSUNG. - Hochwürden Pater Lavergne O.P. stellt jene Auslegung zur Diskussion, von der er glaubt, sie sei die richtigere. Es ist die Stelle im vierten Evangelium, die erzählt, wie Simon Petrus und die anderen Jünger in die Gruft gingen, wo Jesus von Nazareth gelegen hatte und die Folgerungen, die sie daraus zogen.

Nach dieser sachlichen Betrachtung fasst der ehrwürdige Vater in einer sehr klaren und lebhaften Weise alle Argumente zusammen, die beweisen können, dass der Herr sich seines leinenen Tuches entledigte.

Das sofort in sich zusammengefallene und schwach mit Schweiss getränkte Grablinnen konnte nun die Lage zeigen, die der Herr innehatte, als der Stein von der Tür der Gruft gerollt wurde.

RESUMEN. - Padre Lavergne O. P. presenta para la discusión una interpretación que él cree ser la más auténtica, de un paso en el cuarto Evangelio, donde se lee lo que Simón Pedro y los otros discípulos vieron en el sepulcro donde se había hallado Jesús de Nazareth; y presenta también sus conclusiones.

Después de muchos pacientes y objetivos estudios, el padre Lavergne lleva, en un estilo muy vivo, las pruebas que Jesús crucificado ha pasado entre los vestidos de entierro, que en seguida se allanaron, dejando llana la Sabana, incluso el pequeño sudario que había guardado su posición original, es decir la que tuvo cuando la piedra fué puesta a cerrar la entrada del sepulcro.

« *Bienheureux ceux qui n'attendent pas d'avoir vu pour croire* ». ¹
Par ces mots, Jésus exaltait la foi la meilleure, celle qui n'exige pas la constatation des sens, de la vue ou du toucher, mais s'appuie d'abord sur le témoignage de la Parole de Dieu.

Il semble que saint Jean se soit fait à lui-même le reproche de n'avoir pas cru à la Résurrection à partir des seules données de l'Écriture. ² Or, les textes évangéliques ne nous donnent aucun exemple de cette foi parfaite d'un disciple ayant eu la certitude que Jésus était vivant le troisième jour, parce qu'il l'avait annoncé. ³ Par contre, on a l'impression que les saintes femmes ont admis avec confiance l'affirmation des anges et ont cru Jésus ressuscité avant de l'avoir rencontré. Mais les Apôtres ont tous attendu de voir, ou même de toucher, le Ressuscité pour donner leur foi. Tandis que pour l'immense foule des chrétiens leur foi est pleinement « ex auditu » (Rom. 10, 17), appuyée sur les témoignages de ceux qui ont vu. ⁴

Tous les Apôtres, ai-je dit. Il faudrait nuancer. Le disciple que Jésus aimait affirme qu'au matin de Pâques, après l'examen des linges funéraires restés dans le tombeau, il a cru. Quel était l'objet de cette foi, sinon la Résurrection? Le Quatrième Évangile n'emploie pas à la légère le verbe « croire ». L'aurait-il choisi pour dire qu'il admit alors l'hypothèse de la Magdeleine que le corps avait été volé? Il est permis d'en douter. ⁵ Les développements que l'évangéliste donne à cet épisode, le luxe de détails, prouvent l'importance qu'il accordait à cette enquête dans le sépulcre. Insistance qui serait vraiment disproportionnée s'il s'agissait seulement de constater un rapt odieux!

Mais alors, comment saint Jean, en contemplant les étoffes gigantesques, est-il arrivé à la certitude que Jésus était ressuscité? D'après saint Jean Chrysostome, ce serait en écartant définitivement l'éventualité d'un vol! ⁶ Par contre, on a l'impression en lisant les commentaires des deux Cyrille que la disposition des linges elle-même a provoqué l'acte de foi en la Résurrection, sans recourir à aucune considération sur le vol jugé impossible ou improbable! Saint Cyrille de Jérusalem nous montre les deux Apôtres « accourant au sépulcre

et contemplant les linges funéraires, où on l'avait (Jésus) précédemment enveloppé, gisant sur place après la résurrection ». ⁷ Et le Patriarche d'Alexandrie déclare absolument qu'avant d'avoir « rencontré le Ressuscité, ils ont eu l'évidence de la résurrection d'après la disposition des linges. » ⁸ Un peu plus haut, il avait qualifié de « stupéfiant » (παράδοξος) le spectacle offert aux deux témoins du matin de Pâques. ⁹ Ainsi, pour ces deux Pères, le texte était clair, la preuve de la Résurrection ¹⁰ contraignante! Une certitude absolue, la foi, découlait de l'état où se trouvaient les étoffes.

Relisons donc ce texte du quatrième évangile, afin d'y découvrir comment le disciple préféré de Jésus a pu être amené à croire avant de voir.

« ¹ Or le premier jour de la semaine, Marie la Magdeleine s'en va, au petit matin, vers le tombeau alors qu'il fait encore sombre. Et elle constate que la pierre a été enlevée du tombeau. ² Aussi s'en va-t-elle en courant chez Simon-Pierre et chez l'autre disciple, celui que Jésus préférait, et elle leur annonce: " Ils ont enlevé du tombeau le Seigneur, et on ne sait pas où ils l'ont mis... " ³ Pierre part donc, ainsi que l'autre disciple, se dirigeant vers le tombeau. ⁴ Tous deux se mirent à courir pareillement. Mais l'autre disciple courait en avant plus vite que Pierre et il arriva le premier au tombeau. ⁵ Se penchant alors, il constate que *les linges sont retombés*. Néanmoins, il se garda de pénétrer. ⁶ Puis Simon-Pierre, qui le suivait, arrive aussi et pénètre dans le tombeau. *Et il voit (que) les linges (sont) retombés, ⁷ et (que) la serviette, qui était à sa tête, n'(est) pas retombée avec les linges, mais surtout (qu'elle est) enveloppée dedans, (restée) à un même endroit. ⁸ A son tour l'autre disciple, celui qui était arrivé le premier au tombeau, pénètre lui aussi. IL REGARDE ET IL CROIT. ⁹ En effet, ils n'avaient pas encore compris que d'après l'Écriture Il devait se redresser d'entre les morts. ¹⁰ Ensuite les disciples rentrèrent chez eux. ¹¹ »*

(Jean 20, 1 à 10) ¹²

Comme on le voit, ce sont les trois derniers mots du verset 6 et le verset 7 en entier qui doivent nous donner la clef du mystère. Seulement il s'agit de les bien entendre. Disons tout de suite que ce ne sera pas chose facile. Outre le caractère particulièrement ardu de cette phrase, ¹³ les avatars que lui ont fait subir les transcriptions en langues différentes ont accumulé les difficultés.

Voici ce texte: « καὶ θεωρεῖ τὰ ὀθόνια κείμενα, καὶ τὸ σουδάριον, ὃ ἦν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ, οὐ μετὰ τῶν ὀθονίων κείμενον, ἀλλὰ χωρὶς ἐντετυλιγμένον εἰς ἓνα τόπον. ».

Je crois le moment venu, à la lumière de quelques articles parus ces dernières années, ¹⁴ d'essayer d'y voir clair une bonne fois. Dans ma dernière édition de la Synopse en français, j'avais déjà laissé entrevoir quelque chose de l'hypothèse vers laquelle je m'orientais. ¹⁵ Depuis, grâce à une enquête plus poussée, tant historique que philologique, je suis parvenu à une solution d'ensemble plus équilibrée, et qu'on voudra bien me permettre de proposer ici à la discussion. ¹⁶

Pour parvenir à nos fins, il nous faudra d'abord étudier de quelle façon le corps du Christ fut enveloppé lors de son ensevelissement. Puis, sur cette base solide, nous analyserons, mot à mot, la description de l'état des linges dans le tombeau par le témoin oculaire, en considérant le bien-fondé de chaque hypothèse. Enfin, dans la troisième partie, nous examinerons les raisons théologiques permettant de choisir une traduction plutôt qu'une autre, en fonction des qualités du corps glorieux de Jésus ressuscité.

I.

La première chose que le disciple arrivé avant Pierre aperçoit dans la pénombre du tombeau ouvert, ce sont *les étoffes gisantes*.¹⁷ Quelles sont ces étoffes, ou, plus exactement, ces ὀθόνια?

Dans un article fort documenté, le Père Vaccari¹⁸ a noté que la traduction de ce mot par « bandelettes » est relativement récente. On ne la trouve chez aucun traducteur avant 1879 (Reuss & Segond). Auparavant les versions en langues modernes mettaient toujours « linges » ou « linceuls », « leinere Tüchen » ou « Leinen »; « linen clothes »; « lenzuoli »; « lienzos », etc...¹⁹

Bien mieux, le Père Vaccari a établi que dans la « Koinè » la finale -ων n'est pas nécessairement la marque d'un diminutif. Cette forme notant plutôt le passage du générique au particulier, de la matière à l'objet manufacturé. Il s'agit en l'occurrence de toute pièce taillée dans un tissu de lin (tessuti di lino, pannolini).

Enfin il a souligné que le papyrus de Giessen I, 68 sur lequel dictionnaires et exégètes prétendaient fonder le sens de « bandelettes », ne prouve absolument rien,²⁰ l'éditeur lui-même (Paul M. Meyer) ayant traduit « Leinenstoffe ». Quant à l'ὀθόνιον (*sic*) ἐγκοιμήτριον (*sic*) du papyrus de Paris 53 (ligne 8), il n'a pas beaucoup de peine à récuser son témoignage.²¹

L'origine du substantif ὀθόνη est discutée,²² mais sa signification plus facile à préciser. Elle ne se limite pas à désigner une matière: le lin, ou un tissu. Elle s'étend également à des objets finis, comme un costume de lin, une voile de navire, une tenture ou une serviette.²³ Dans les Actes des Apôtres, saint Luc emploie ce mot pour l'espèce de grande nappe ou vaste toile que saint Pierre voit descendre du ciel, lui apportant des viandes impures.²⁴

Pareillement le nom dérivé ὀθόνιον désignera un vêtement,²⁵ la voile d'un bateau,²⁶ des chiffons,²⁷ mais tout aussi bien des linges en général, ou un tissu quelconque, en lin de préférence.²⁸ Tous les dictionnaires s'accordent sur ce point.

Néanmoins tous, ou presque tous, proposent le sens particulier de « bande », « bandelette » ou « bandage ». ²⁹ Outre le papyrus Giessen et celui du Louvre, dont nous avons déjà récuser le témoignage, ils citent à l'appui de cette interprétation: Aristophane, Hippocrate et Pollux. Voyons cela de plus près.

a) Pollux ³⁰ énumère bien ὀθόνιον parmi les instruments composant la trousse du médecin. Et on trouve dans le voisinage immédiat des bandes ou des liens (δεσμά, ἐπίδεσμα, τελαμών), mais il y a également de la charpie, des cataplasmes ou enduits et même un médicament (φάρμακον), ainsi que, plus loin, différents outils. Avouons que cela ne nous renseigne pas sur le sens propre du mot!

b) Le passage des Acharniens d'Aristophane (vers 1176) n'est guère plus éclairant. Pour soigner un blessé, on réclame divers produits: de l'eau chaude, du cérat, de la laine en suint, de la charpie et des ὀθόνια, que H. van Daele traduit prudemment par « linges »! ³¹ (Collection Budé). Tout ce passage étant ironique, on doit penser que ces ὀθόνια sont beaucoup plus longs qu'il ne faut.

c) Reste la « collection hippocratique », où ce terme est fréquent. Notons tout de suite les divergences entre les traducteurs de l'édition française de Littré. Le mot ὀθόνιον, dans des contextes analogues, est traduit par « linges » dans le traité des plaies (tome VI) et dans celui sur le médecin (tome IX), tandis qu'ailleurs il sera rendu par « bandes ». Lorsque les ὀθόνια sont interprétés ainsi (par bandes), les termes qui signifient proprement « bandage » ou « pansement » (ἐπίδεσμος, ἐπίδεσις etc.) sont traduits: « surbande, appareil, déligation ». En fait il paraît beaucoup plus normal de réserver le sens spécifique de « bande » aux dérivés du verbe ἐπιθεῖν qui signifie précisément: faire un pansement, bander. ³²

Bien plus, quand l'auteur du traité « l'officine du médecin » donne des précisions sur la taille des bandes utilisées par le docteur (3 à 6 doigts de large sur 3 à 6 coudées de long), c'est le mot ἐπίδεσμα qu'il emploie. ³³ Et dans un des rares passages où le sens d'ὀθόνιον est parfaitement clair (le médecin: περὶ ἰητροῦ. § 2) il s'agit évidemment de bouts d'étoffe, sortes de mouchoirs ou serviettes, qui servaient à essuyer les yeux du malade. Partout ailleurs l'interprétation restreinte (« bande ») même si elle est possible, ne s'impose pas à l'évidence. On peut aussi bien songer aux morceaux de toile qu'on applique sur une plaie avec le médicament, et sur lesquels sont enroulées les bandes proprement dites.

La Septante n'a fait appel à ce mot qu'en deux passages. Dans Osée 2, 7, 11 il s'agit manifestement du sens large, désignant une catégorie d'étoffes, celles tissées en lin, par opposition aux « lainages ». Le sens du texte hébreu est indubitable. Pour Juges 14, 13 on pourrait, semble-t-il, hésiter entre les vagues « pièces de toile fine » ou « linges fins », dont se sont contentées la Bible de Jérusalem (A. Vincent) et la Bible du Cardinal Liénart (Tamisier), et les « tuniques », préférées par les traductions Crampon, Dhorme et Maredsous. ³⁴ Mais il me semble que le verset 19 du même chapitre (s'il est primitif) fait pencher la balance vers la seconde hypothèse. Si Samson a pu régler l'enjeu de son pari perdu en dépouillant trente philistins, c'est parce qu'il a trouvé sur eux, dans leur costume, et les vêtements de dessus (ἱμάτια) et les ὀθόνια qu'il devait. Ainsi, dans ce passage, ὀθόνιον, équivalent de συνδών, désigne plus probablement un sous-

vêtement, la tunique de lin, par opposition au manteau de laine ou de coton.

Notons pour finir que le sens large, englobant toute la catégorie des tissus de lin, est encore attesté au IVE siècle de notre ère par la papyrus Rylands 627, 9 exploité par le P. Vaccari;³⁵ et auquel on doit ajouter, de la même époque, pap. Oxyrhynque 1741, 14, où nous avons la même opposition qu'en Osée 2, 7 entre les habits de laine (εἰματίων) et les vêtements de lin (δθονίων).

Les papyrus de la période byzantine témoignent au contraire d'une spécialisation du terme, qui sert de plus en plus à caractériser un « costume ».³⁶

Ainsi l'usage de ce mot, aussi bien chez les auteurs grecs du IVE siècle avant J.-C. au IIIe après que dans les papyrus, ne nous permet pas de lever l'hésitation entre une acception large (tissu, toile) et une plus restreinte (tunique ou drap). Du moins avons-nous pu constater que la signification « bande », loin d'être assurée, paraît plus que douteuse, et, au mieux, rarissime.

Dans cette incertitude, la première question qu'il faut se poser est: « Comment les Juifs enterraient-ils leurs morts? » Ou plus précisément, pour ne pas nous égarer trop loin de notre sujet,³⁷ « quel était l'habillement dont le cadavre était revêtu pour être mis au tombeau? ».

Une première constatation préliminaire s'impose. C'est l'étonnante continuité des usages populaires sur ce point, à travers les âges et malgré la diversité des régions. De nos jours, le corps du défunt est revêtu de ses habits quotidiens d'intérieur et placé sur un drap qu'on replie sur lui de chaque côté. Autrement dit: vêtu comme d'ordinaire, il est roulé dans le linceul. Or c'est exactement ce que l'on voit faire chez les Grecs et les Romains.³⁸ Pour eux, hormis le cas de l'incinération (qui n'était guère plus généralisée à Rome que l'embaumement en Egypte), l'usage du drap blanc ou suaire (stragulata alba, περίστρωμα, στρώματα) est aussi bien attesté que la tunique par dessous.³⁹

Chez les Juifs était-ce différent? Interrogeons d'abord l'Archéologie. « Les épingles et les ornements qu'on retrouve en fouillant les tombes », nous dit le T. R. P. de Vaux,⁴⁰ « indiquent que les morts étaient enterrés vêtus. »

C'est aussi ce que la littérature écrite nous permet d'entrevoir. Dans les récits bibliques relatant une résurrection, le ressuscité reprend sans transition sa place dans la vie courante. On nous dit qu'il se lève, marche ou mange, qu'il est rendu aux siens sans aucune allusion à un changement de costume.⁴¹ Cet argument du silence serait assez faible en lui-même, surtout pour trancher entre l'ensevelissement avec les vêtements ordinaires ou avec le corps nu sous un drap. Mais il a plus de force pour rejeter l'hypothèse d'un enroulement de bandelettes à la manière des momies égyptiennes, car le déroulement des bandes aurait exigé un délai assez long. Ce qui

corrobores les assertions fournies par l'archéologie. De fait, « l'embaumement n'a jamais été pratiqué en Israël ». ⁴²

Le témoignage des écrits rabbiniques est ferme et formel sur ce point. Au dire du Talmud palestinien ⁴³ Gamaliel l'ancien, mort avant 70, réagissant contre l'usage dispendieux d'accumuler sur le cadavre une grande quantité de vêtements précieux, voulut être enseveli avec un seul « sâdin ». ⁴⁴ « Car, ajoutait-il, à la Résurrection on ne portera pas les habits qu'on avait dans la tombe. » Relatant le même fait, le Talmud de Babylone ⁴⁵ raconte qu'à la suite de l'inhumation de Gamaliel dans de simples effets de lin (keli pichetân) on prit l'habitude de vêtir les morts d'un tissu grossier (çerada) ⁴⁶ d'une valeur médiocre. D'autre part, le terme spécifique utilisé par la Michna pour les vêtements funéraires est « takerikim », pluriel de « takerik » ⁴⁷ dont le sens est assez lâche : paquet, manteau, couverture, en un mot tout ce qui enveloppe comme « Hülle » en allemand et « wrap » en anglais.

Que signifie le sâdin avec lequel fut enseveli Gamaliel, d'après le Talmud de Jérusalem ? En hébreu biblique, il s'agit plutôt de pièces d'habillement, de sous-vêtements même, en tissu délicat. ⁴⁸ Par contre, dans la Michna, le traité des « Effets » (Kelim) ⁴⁹ nous énumère trois espèces de « sedinim » : le drap de lit pour se coucher, ⁵⁰ le voile servant de rideau ⁵¹ et la toile de tableau pour le peintre. ⁵² Nulle part, dans la Michna, le sens précis de « vêtement » ne s'impose, encore moins celui de « bandelette ». ⁵³ En gros, sâdin désigne le plus souvent une pièce d'étoffe quelconque ou un morceau de toile. Il peut donc signifier drap, et lorsqu'il s'agit d'un mort, linceul.

Dans la zone juive de Jérusalem, j'ai vu étendre à terre le mort enroulé d'un simple drap ; des bougies allumées l'entourèrent et des lamentations lugubres attiraient les passants. Puis, sur une civière le cadavre fut porté au cimetière et enterré sans cercueil.

Les précisions du Talmud babylonien ne portent que sur la qualité ou le prix des tissus. On nous parle d'une étoffe vulgaire, coûtant un *zouz*, et d'effets (littéralement « choses, objets » : keli) en fil de lin. Cela peut s'entendre aussi bien d'un vêtement que d'un drap, voire des deux à la fois.

Tels sont les seuls renseignements que nous fournit la littérature rabbinique. Ils portent du reste sur une « réforme » des coutumes, dont la date est certainement postérieure à l'ensevelissement du Christ. Mais d'aucune façon ils ne laissent entrevoir, si peu que ce soit, la possibilité d'un emploi quelconque de « bandelettes ». Leurs notations sont en outre corroborées par le récit de Josèphe sur l'enterrement d'Hérode le Grand : on y voit le cadavre, enveloppé de pourpre, étendu sur une draperie brodée. ⁵⁴ Aucun auteur traitant de ces questions ne parle de bandelettes, sauf par référence au cas de Lazare, qu'il va falloir considérer de plus près.

Le récit de la résurrection de Lazare est particulièrement intéressant à cause des précisions qu'il apporte et qu'il est seul à fournir. Voici le texte d'après la Bible de Jérusalem (P. Mollat): « Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. » En grec: ἐξῆλθεν ὁ τεθνηκώς δεδεμένος τοὺς πόδας καὶ τὰς χεῖρας κειρίαις, καὶ ἡ ὄψις αὐτοῦ σουδαρίῳ περιεδέδετο. (Jn. 11, 44). Littéralement: « sortit le ayant-été-mort lié quant-aux-pieds et aux mains avec-des-bandelettes, et sa figure était-attachée-autour par-un-sudarium. »

Deux choses attirent l'attention: l'absence de toute précision sur le costume (drap, tunique) et la présence de deux éléments nouveaux: les κειρίαι aux pieds et aux mains, et le σουδαρίον autour du visage. Le silence de l'évangéliste sur les autres détails de la tenue du mort s'explique fort bien par son propos qui n'est pas de nous faire un cours sur la manière d'ensevelir en usage chez les Juifs de son temps⁵⁵ mais seulement d'expliquer l'immobilité momentanée de celui qui avait été mort⁵⁶ et qui maintenant était vivant. Dès qu'il aura été délié, Lazare reprendra sa place parmi les vivants dans le cycle de la vie quotidienne. Ce qui donne à penser qu'il était alors revêtu au moins d'une tunique.⁵⁷

Ses mains et ses pieds étaient liés avec des κειρίαι. Dans l'unique passage de la Bible où nous trouvons ce mot (Prov. 7, 16) il a le sens, bien attesté par ailleurs, de « sangles » pour un châlit.⁵⁸ Pour autant qu'on puisse en juger d'après les chassis de lit garnis qu'on voit dans certains musées⁵⁹, ces sangles étaient assez étroites. Ce mot désigne encore les langes servant à emmailloter un bébé,⁶⁰ ou bien n'importe quel petit « ruban ». ⁶¹ Enfin κειρία peut signifier, chez les médecins, le « ver solitaire ». ⁶² Jean 11, 44 est donc le seul endroit, à ma connaissance, où ce terme soit employé dans un contexte funéraire. Or, l'auteur ne nous dit pas que le corps était emmaillotté,⁶³ il signale seulement que les pieds et les mains étaient retenus, ficelés, attachés par ces « cordons ». N'allons pas plus loin que ce que nous lisons. La mention des pieds, précédant celle des mains, révèle son intention de nous montrer Lazare entravé, incapable d'avancer plus loin ou de se détacher.

Ce détail insolite n'est certainement pas une invention de l'auteur pour introduire la phrase: « λύσατε αὐτὸν καὶ ἄφετε αὐτὸν ὑπάγειν, déliez-le et le laissez aller », où les commentateurs mystiques aiment à chercher je ne sais quelle profondeur allégorique!⁶⁴ Si l'on se rappelle que le cadavre, moins de huit heures après le dernier soupir, était porté sur une simple civière jusqu'au tombeau, on comprend aisément qu'il ait été opportun de maintenir ensemble les bras et les jambes, afin qu'ils ne retombent pas à droite ou à gauche durant le transfert. C'est bon pour les artistes d'aimer ces bras qui pendent dans une position pathétique!⁶⁵ Dans la pratique, on préférerait sûrement, pour porter le cadavre du lit à la civière, puis de celle-ci dans le caveau sépulcral, ne pas être gêné par les mouvements désordonnés des membres encore souples du défunt. En tout cas, quoi qu'il en

soit de cette hypothèse, étayée sur le simple bon sens, le récit, pris au pied de la lettre, n'affirme rien de plus. Les poignets étaient attachés ensemble par un petit lien, et pareillement les jambes solidement ficelées l'une à l'autre, aux chevilles, par un autre cordon.⁶⁶

Prétendre que Lazare avait tout le corps entouré de bandelettes, tel une momie, c'est ajouter au texte, ou vouloir en tirer beaucoup plus qu'il ne dit. Or, il faudrait des expressions bien explicites pour contrebalancer tout ce que l'archéologie et l'histoire nous ont appris par ailleurs.⁶⁷

Seconde précision: le visage était-lié-autour par un « sudarium ». Notre mot « suaire » est dérivé du latin « sudarium ». C'est indiscutable. Mais le sens était-il le même? Certainement non!

Je n'ai pas trouvé trace de ce vocable avant Catulle (1er siècle avant J. C.) chez qui il signifie, avec évidence, un linge personnel, utilisé comme serviette de table.⁶⁸ Rien ne permet d'imaginer quelque chose de bien différent chez les six auteurs latins du Ier et du IIe siècle de notre ère, où ce mot se rencontre. Comme son nom l'indique, il sert à lutter contre la sueur (sudor) en l'étanchant⁶⁹ (siccari, tergere⁷⁰) et conséquemment à s'essuyer les mains ou la bouche. On le portait soit à la main,⁷¹ probablement sur l'avant-bras, soit autour du cou,⁷² comme un foulard. De ce chef, on pouvait l'utiliser pour se masquer le bas du visage,⁷³ se cacher la figure⁷⁰ ou s'étouffer.⁷¹ Mais ce sont là des emplois accidentels. Pareillement, on peut prendre un sudarium pour y cacher quelque objet,⁷⁴ comme nous ferions encore avec une serviette.⁷⁵

En dehors de saint Jean, saint Luc est le seul à employer ce terme. Une fois dans l'Évangile, où Jésus parle du mauvais dépositaire qui enferme la « mine » dans une « serviette ».⁷⁶ Et dans les Actes⁷⁷ où il s'agit des linges personnels avec lesquels saint Paul, travailleur manuel, étanchait sa transpiration. Emile Cahen, dans son article « orarium »,⁷⁸ nous signale, en effet, que, dès le Ier siècle de notre ère, ce linge n'était plus un luxe réservé aux seuls riches.

Je n'ai relevé qu'un petit nombre de papyrus grecs, où cet objet soit cité, d'ordinaire dans les énumérations d'un contrat.⁷⁹ Un seul a quelque intérêt,⁸⁰ à cause de l'épithète (ἐπιχ)άρσιον (= « qui se porte en bandoulière ») montrant que déjà cette serviette, outre sa position sur le bras ou le cou, pouvait se mettre en diagonale, comme l'étole du diacre.

Au total, nous avons affaire à une pièce d'étoffe, plus ou moins grande, de forme oblongue, correspondant assez bien à notre « serviette »,⁸¹ laquelle, en français, comporte la même ambiguïté: serviette de table (napkin) ou serviette de toilette (towel). Comme la serviette, le sudarium peut servir à d'autres usages que celui qui lui est spécifique, comme nous le verrons mieux encore par la suite, où il nous faut nous tourner vers les langues sémitiques.

On admet généralement que les mots hébreux et araméens soudarin, soudar et soudara sont tirés du latin.⁸² En tout cas, leur sens paraît rigoureusement identique.

Le genre même de l'ouvrage permet d'augurer que la Michna ne nous montrera pas souvent quelqu'un en train de s'essuyer le front ou les mains avec un « sudarium ». Néanmoins, aucun des neuf soudarin qu'on y relève, non plus que l'unique soudar (Sanhédrin VI, 1, c), n'offre une utilisation qui contredise le sens général dégagé plus haut. Le plus souvent, il sert pour faire des signaux, comme nous agitions notre mouchoir,⁸³ parfois pour filtrer du vin,⁸⁴ ou casser un oeuf;⁸⁵ voire, mettant à profit sa forme allongée, pour forcer un condamné à ouvrir la bouche en lui serrant le cou;⁸⁶ enfin, tel un drap (sâdin) ou un turban (tartin) il est susceptible d'avoir des franges à ses extrémités.⁸⁷ C'est donc une pièce de vêtement d'un usage fréquent qu'on portait vraisemblablement toujours sur soi.

Le Talmud, en outre, nous renseigne sur l'endroit où il se portait. C'est le même que chez les Romains. Parmi les dix-huit effets que la Michna autorise à emporter sur soi en cas d'incendie le jour du Sabbat, le dernier de la liste, selon Rabbi José, est le soudarin qu'on met sur le bras⁸⁸ ou le soudar qu'on a sur le cou.⁸⁹ Dans cette ligne encore, le Talmud de Babylone nous apprend que la façon de porter le « sudarium » différait suivant le grade ou la dignité.⁹⁰ Un peu comme le port du manipule ou de l'étole, et la position de celle-ci sur l'épaule ou le cou, croisée ou non, marquent les différents ordres cléricaux, depuis le sous-diacre jusqu'au prêtre ou à l'évêque.

Qu'une telle serviette ainsi portée puisse être utilisée de diverses façons, c'est facile à comprendre. Mais de là à en faire une coiffure, un fanion ou un voile, il y a autant de distance que si nous disions que notre « mouchoir » signifie « bandelette » ou « bourse » parce qu'on peut se panser le genou avec, ou y enfermer son argent.⁹¹ Une seule fois, et c'est au VIIe siècle,⁹² on a l'impression qu'il peut s'agir d'un voile. Quant à Maïmonide, si le texte que j'ai vu est bon (et j'en doute fort), le sens serait déjà celui de notre « suaire », mais nous sommes au XIIIe siècle!⁹³

Nous voici donc fixés sur le sens du mot *σουδάριον*. Voyons comment le sudarium était placé sur Lazare. Il est attaché et autour du visage. Les termes choisis par l'évangéliste sont suffisamment explicites. *Ὁψις* c'est la *figure*⁹⁴ qui est sujet du verbe *περιδεῖσθαι*, passif d'un mot composé de *δεῖν*: *lier*, *attacher*, et de la particule *περι-*: *autour*.⁹⁵ Ce n'est pas un néologisme. On le rencontre assez souvent dans la littérature grecque avec le sens de « attacher autour »,⁹⁶ « encercler »,⁹⁷ « entourer »,⁹⁸ « ceindre »,⁹⁹ « encadrer ». ¹⁰⁰ Mais le meilleur parallèle nous est offert par Aristophane où ce verbe signifie l'acte d'assujettir un casque en passant la jugulaire, ou de se fixer autour du visage une fausse-barbe.¹⁰¹ Quoi de plus clair! En mettant le verbe à la voix active et en inversant le sujet et le complément, nous aurions: « une serviette lui encerclait la figure », exactement

comme la fausse barbe avec son attelle entourait le visage des femmes qu'Aristophane met en scène.

Or, nous savons par expérience qu'un cadavre ne peut pas rester la bouche fermée, si on ne lui passe autour du visage un linge disposé comme la serviette dont on s'enveloppe la tête quand on a trop mal aux dents.¹⁰² C'est du reste une chose dont les textes rabbiniques nous parlent: la Michna autorise, le jour du sabbat, d'empêcher les mâchoires de s'écarter davantage.¹⁰³

Ainsi en possession de ces deux éléments, il est difficile de ne pas se rendre à l'évidence. Il était nécessaire que le maxillaire inférieur fût retenu par une espèce de pansement entourant le visage; et d'autre part le texte évangélique nous dit qu'un « sudarium », grande serviette ou foulard, encerclait la figure de Lazare.¹⁰⁴ On peut donc normalement conclure que le sudarium en question était dans la position du bandeau de toile que certains dénomment « mentonnière ».¹⁰⁵

Dès lors le récit se tient très bien. Les jambes ligotées, menottes aux bras, Lazare est là, debout, le visage découvert (ce qui permet de constater, à la flamme qui brille dans ses yeux,¹⁰⁶ qu'il est bien vivant), mais il est incapable de faire un mouvement, incapable d'ouvrir la bouche pour parler. Il a vraisemblablement sur lui une tunique, ou même plusieurs, sans doute les plus belles de sa garde-robe.¹⁰⁷

Dans le cas de Jésus en fut-il autrement? Une lecture superficielle pourrait le laisser croire, puisque saint Jean (20, 7) place le sudarium « sur » sa tête: *ὁ ἦν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ*. Pourtant, comme le note très justement le Dr. Blinzler,¹⁰⁸ il serait bien étonnant que les costumes funéraires différassent beaucoup entre Jérusalem et Béthanie. La mâchoire du Christ eut certainement besoin d'être attachée par un linge quelconque. Or, dans le confort de leur maison les soeurs de Lazare n'avaient rien trouvé de mieux, pour cet usage, qu'un sudarium! Il est tout-à-fait légitime de penser qu'au Calvaire, où on opérait en plein air, c'est par nécessité qu'on employa ce linge personnel que chacun portait sur soi.

Toutefois remarquons bien la différence des situations. De Lazare on voyait le visage, éclairé par son regard de vivant. Pour Jésus, non seulement le corps avait été enroulé tout entier dans un linceul (nous le verrons plus loin), mais il avait disparu! L'observateur pense tout normalement à « la tête », qui était là naguère, non à « la figure ». Un peu plus loin, au verset 12, saint Jean nous parlera de la tête et des pieds pour signaler les sections correspondantes de la banquette sépulcrale. De fait, la préposition *ἐπὶ* (*sur*) n'est pas tellement précise. Elle marque principalement la réponse à la question « ubi »,¹⁰⁹ sans impliquer nécessairement une relation verticale de haut en bas.¹¹⁰ Même en français, on pourrait, à la rigueur, dire qu'une mentonnière est « sur la tête », bien que la tournure « à la tête » soit plus correcte. Si l'auteur avait nommé la face, comme

en 11, 44, la préposition ἐπί (*sur*) ferait penser à un voile couvrant le visage.¹¹¹ S'il avait, à l'inverse, choisi la préposition περί (*autour*) avec le mot « tête », il y aurait équivoque, et nous songerions d'abord au turban qui enserre la tête; bien qu'on puisse dire, d'une certaine façon, que la tête est entourée par la mentonnière! Bref, le σουδάριον qui se trouvait à la tête de Jésus, nous n'avons aucune raison sérieuse d'imaginer que sa nature et sa position différaient de celles du sudarium qui encerclait la figure de Lazare.

Bien plus, aucun texte ne nous parle de voiler la face des morts.¹¹² Tandis que la pose d'une mentonnière est une nécessité pratique impérieuse, et, de surcroît, prescrite indirectement par la Michna. En fait, un voile serait bien superflu sous les épaisseurs du linceul qui recouvrait le cadavre! Egalement il n'est jamais question de turban ni de quelque coiffure que ce soit.¹¹³

Malgré le silence des textes, il est fort possible que les bras et les jambes du Sauveur aient dû être attachés par des χεῖραι. Là encore, c'est le bon sens qui nous pousse à émettre cette hypothèse: pour transporter le cadavre du Golgotha au sépulcre, et surtout pour l'introduire par l'étroite ouverture du tombeau, une telle précaution n'était certainement pas du luxe. Mais je préfère ne pas insister là-dessus et me cantonner sur le terrain solide des faits relatés par l'évangile.

Tournons-nous maintenant vers les récits synoptiques de l'ensevelissement du Seigneur. La meilleure relation est celle de saint Marc. Il nous dit que Joseph « ayant acheté un σινδών et descendu (Jésus), l'enferma dans le σινδών et le plaça dans un tombeau ». (15, 46) Matthieu et Luc parlent aussi du même σινδών, dans lequel on « enroula le corps » du Sauveur. Ils omettent la mention de l'achat; mais Matthieu ajoute une précision: le σινδών est καθαρά: d'une blancheur immaculée. De surcroît ils emploient tous deux un verbe différent pour « enrouler dans ».¹¹⁴

Comme le remarque Abbott, le verbe ἐνελεῖν de Marc est assez maladroit. La correction opérée par les autres synoptiques est donc justifiée. Pour être fidèle, on devrait traduire le texte du second évangile: « il introduisit Jésus dans le drap ». En effet, le sens de ce verbe est généralement assez fort, presque brutal.¹¹⁵ Néanmoins, au début de notre ère, la violence des sens de ce mot tendait à s'atténuer, et l'on rencontre aux premier et deuxième siècles, un sens voisin de « envelopper »¹¹⁶ qui choque beaucoup moins. Le verbe ἐνυλίσσειν, préféré par Matthieu et Luc, a également ce sens. *Vide infra* (note 201).

Jésus fut donc enroulé dans un σινδών. Ce substantif est bien connu, depuis Eschyle, et avec des significations très voisines de celles déjà recensées pour ὀθόνιον.¹¹⁷ La synonymie entre les deux termes est notoire dans la Septante (Juges 14, 12-13) et les papyrus du Louvre (Paris 53-54) et de Londres (29) où l'un et l'autre désignent des sous-vêtements légers.¹¹⁸ Pourtant le Docteur Blinzler, invoquant un argument philologique indiscutable, a lancé l'idée que le σινδών

des synoptiques indique seulement la matière employée (du fin lin, de l'étoffe légère), tandis que ὀθόνια précise la qualité, la forme et le nombre des vêtements funéraires. Dans l'absolu, sa thèse est très soutenable.¹¹⁹ Les termes simples σινδών et ὀθόνη désignent le genre de tissu. Les noms dérivés σινδόνιον et ὀθόνιον servent pour les pièces d'étoffes manufacturées, taillées, travaillées en forme de vêtement ou de drap.

Mais je ferai d'abord remarquer que les expressions: « acheter de la mousseline » (ou « de la batiste ») et « enrouler dans de l'étoffe fine » paraissent quelque peu étranges, éloignées surtout de la manière concrète de Marc. Ensuite, Blinzler lui-même le reconnaît, saint Marc a déjà employé le mot σινδών avec le sens, très bien attesté par ailleurs,¹²⁰ de « drap », dans l'épisode du jeune homme surpris par les gardes au jardin de Gethsémani (14, 51-52). Pourquoi le même mot, chez le même auteur, à un chapitre d'intervalle, aurait-il deux sens différents? En soi, c'est possible. Encore faudrait-il pour le prouver apporter des arguments décisifs. Au contraire, les verbes signifiant « enrouler dans » s'appliquent beaucoup mieux à une pièce d'étoffe qu'à un genre abstrait. On nous renvoie à Luc 16, 18: mais précisément personne ne conteste que βύσσος désigne un tissu de lin, comme le bouc hébreu d'où il a été tiré.

D'après le fameux texte d'Hérodote¹²¹ sur la dernière phase de l'embaumement des momies, on a l'impression que les bandelettes (τελαμώνες), qui d'ailleurs n'étaient pas d'une largeur uniforme (plus étroites au-dessus, c'est-à-dire à la fin de l'opération) étaient découpées au fur et à mesure dans un σινδών de lin fin (βύσσινος). Il semble donc normal d'entendre σινδών comme une pièce de tissu (un drap par exemple) dans laquelle « étaient déchirés » les τελαμώνες.¹²²

L'étymologie rattache ce mot à une origine géographique: les Indes. Il viendrait de Ἰνδῶος: indien ou hindou.¹²³ De quel genre de tissage s'agissait-il? Nous l'ignorons. En tout cas les bandelettes des momies n'étaient pas tellement délicates, encore moins en mousseline!¹²⁴

Dans la pratique, hormis deux ou trois passages où le sens générique paraît s'imposer,¹²⁵ l'utilisation de ce mot l'a spécialisé surtout dans les objets de toile faits de cette étoffe, avec des significations qui l'apparentent aussi bien à ὀθόνιον qu'à σουδάριον: serviette, linge, voile de vaisseau ou tunique.¹²⁶

Nous avons donc le choix! Et rien, absolument rien, ne nous oblige à opposer à tout prix le quatrième évangile aux trois autres. Dans la querelle qui opposa le Dr. Blinzler au P. Vaccari, tous deux reconnaissent que chaque mot peut avoir soit une valeur générique soit une portée plus spécifique. L'un prétend qu'ὀθόνια-générique englobe σινδών-spécifique (P. Vaccari); l'autre (Dr. Blinzler) préfère inclure ὀθόνια-spécifique dans σινδών-générique. Le résultat est sensiblement le même!

Etant donné que σινδών correspond assez souvent à sâdin, j'incline à croire que le sens est plutôt le premier qu'énumère la Michna:

« drap »¹²⁷ comme dans Marc. 14, 51. Joseph d'Arimatee acheta un drap et enroula Jésus dedans. L'épithète ajoutée par Matthieu (καθαρά) peut ou bien souligner la qualité de ce drap qui est parfaitement blanc, comme doit l'être un linceul, ou bien rattraper par ce biais le détail de l'achat récent qu'il a omis. S'il est si propre, c'est parce qu'il est neuf: on vient de l'acheter. Matthieu aura choisi καθαρά pour éviter la répétition de l'adjectif καινός qui s'imposait pour le tombeau.

Mais revenons à saint Jean. Sa narration de la sépulture du Christ présente deux anomalies: le choix du verbe δεῖν et le pluriel ὀθόνια.

Pourquoi δεῖν (lier, attacher) au lieu de « enrouler dans, envelopper » des synoptiques? Le P. Vaccari (article cité) propose trois réponses. D'abord il souligne que toute une famille de manuscrits fait précéder ὀθονίου par la préposition ἐν.¹²⁸ Ainsi le cadavre a été (mis,) attaché (par les χεῖραι et le σουδάριον sous-entendu) dans les linges. Cela peut très bien se défendre. Je remarque en effet que le verbe δεῖν dans le grec du N. T. s'emploie presque toujours avec le datif seul.¹²⁹ La lecture « ἔδησαν αὐτὸ ἐν... » serait donc la « lectio difficilior »! L'unique endroit du N. T. où nous ayons δεῖν ἐν est Marc 6, 17, où la tournure est rigoureusement identique: « Jean-Baptiste est (mis) attaché (par les chaînes sous-entendues) en prison ».¹³⁰

En second lieu, le P. Vaccari rappelle que le verbe δεῖν n'a pas uniquement le sens restreint de « lier » ou d'« attacher ». Il peut signifier « incarcérer, empêcher, contraindre », voire même « embarrasser » ou « étouffer ».¹³¹ N'avons-nous pas dans la Bible elle-même les sens de « réduire à l'impuissance, enfermer, emprisonner, serrer »? ¹³² Et le Père propose de traduire: « avviluppare in lenzuolo ».

Dans le sépulcre, il n'y a ni cercueil à déclouer, ni bandelettes à dérouler et les saintes femmes s'étaient proposé de revenir ajouter des aromates et des parfums « pour pratiquer sur Jésus les onctions » qu'elles n'avaient pu faire le soir du vendredi. Et si la soeur de Lazare n'avait pas vendu le parfum de nard authentique qu'elle possédait, c'était afin de le conserver pour le jour de la sépulture du Sauveur. « Et en effet son coeur attentif avait été touché d'un pressentiment auquel les autres demeuraient fermés; elle avait oint d'avance le corps du Maître tant aimé ». (P. Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 468).

Enfin le P. Vaccari suggère l'idée que l'auteur a pu utiliser une figure de style: la brachylogie appelée « zeugma ».¹³³ C'est-à-dire que les ὀθόνια (tissus en général) incluent les χεῖραι et le σουδάριον. Le verbe « attacher, enchaîner » s'applique proprement à eux, à la « partie » désignée par l'« ensemble ».¹³⁴ C'est encore possible. A condition que les χεῖραι soient bien en lin (ce qui n'est pas absolument sûr).

Pour moi j'estime que le pluriel ὀθόνια pourrait être un pluriel de catégorie, ainsi que le P. Vaccari l'a noté. L'analogie avec ἱμάτια en grec, et avec pichetim en hébreu ¹³⁵ me paraît assez convaincante.

Dans toutes les langues, certains termes désignant des tissus s'emploient au pluriel seulement, ou indifféremment aux deux nombres.¹³⁶ En araméen notamment, *keli pichetân*: effets de lin, peut très bien être l'équivalent de *sâdin êhâd*: un seul drap.¹³⁷

Mais je crois que c'est plutôt un pluriel d'extension, comme « les cieux » désignent le ciel en tant que plus vaste que la terre: à la différence du petit *suaire*, le *linceul* était grand.¹³⁸

Et je trouve que le choix du verbe *δεῖν* est tout-à-fait dans la manière de Jean, qui opte souvent pour un terme moins précis, moins propre, mais plus évocateur.¹³⁹ En l'occurrence, il veut souligner le fait que Jésus a été solidement enfermé, serré dans les tissus, prisonnier des étoffes. Humainement, il ne pouvait guère s'en dégager tout seul, même s'il avait été enterré vivant. Et, néanmoins, il s'en est évadé. Par le choix de son verbe, l'auteur prépare la découverte du chapitre 20, où Pierre et lui constateront que le prisonnier, sans rien déranger dans l'ordre des toiles, s'est libéré. Au total, la nuance n'est pas bien considérable entre les évangiles synoptiques et Jean; puisqu'aussi bien *ἐνελκεῖν* comme *ἐντολίσσειν* peuvent avoir également le sens de « emballer, enclorre, enfermer », tout autant que *δεῖν* (en latin: « obligare »). Et en hébreu le verbe 'asar comporte lui aussi une gamme étendue de significations, depuis les liens matériels jusqu'aux interdits moraux qui « obligent » en conscience.¹⁴⁰

Si l'on se rappelle enfin la grande quantité d'aromates¹⁴¹ apportée par Nicodème, sachant que la « myrrhe », qui entrait dans sa composition, est une résine (donc collante), on comprendra aisément que, même sans l'intervention d'aucune bandelette le cadavre de Jésus était solidement retenu par les étoffes. Ce drap, dans lequel on l'avait emprisonné, adhérerait fortement à son corps, grâce aux aromates.¹⁴²

En résumé, voici comment je propose de restituer le film des événements du vendredi soir. Ayant acheté un drap blanc¹⁴³ et descendu le corps de la croix, Joseph fixe les mâchoires l'une à l'autre avec un bandeau, qu'il confectionne au moyen d'un « *sudarium* » (serviette-foulard) replié sur lui-même. Vraisemblablement il attache aussi les mains avec des « cordons » et les pieds de même. Puis, aidé de Nicodème, il transporte le cadavre à son caveau personnel tout proche, dans l'antichambre duquel il achève les préparatifs. Il répand des aromates sur le corps et sur le drap, et enroule le cadavre dans les étoffes.¹⁴⁴ Enfin, il étend le corps du Christ, empaqueté dans les tissus, sur la banquettes ménagée dans le roc du sépulcre dont il bouche l'ouverture avant de s'en aller.

Nous voici maintenant à pied d'oeuvre pour lire le texte de saint Jean. Ayant déblayé le terrain, en écartant les interprétations erronées ou fantaisistes, comme les bandelettes égyptiennes ou le *suaire* anachronique, nous avons serré d'aussi près que possible les textes évangéliques pour reconstituer les rites funéraires à l'époque du Christ.

Sachant donc ce qui s'y trouvait le vendredi soir, nous pouvons avec Jean entrer, à la suite de Pierre, dans le tombeau de Joseph d'Arimathie, pour partager la surprise des apôtres et communier à la foi du disciple que Jésus aimait.

*La seconda parte di questo studio sarà pubblicata nel prossimo numero.
La seconde partie de cette étude sera publiée au numéro prochain.
The second part of the essay will appear on the next issue.
Der zweite Teil des Artikels wird in nächsten Hefte erscheinen.
La segunda parte del estudio será publicada en el próximo numero.*

¹ Jn. 20, 29. Sur les rapports entre la perception visuelle et l'acte de foi, cf. Jn. 4, 48; 6, 30, 36; 20, 25; Mc. 15, 32. Et à l'inverse, la foi permettant de voir: Jn. 11, 40; Ps. 27, 13.

² Jn. 20, 9. Ce verset a été placé par certains témoins après le v. 11, comme pour expliquer l'entêtement de Madeleine, et quelques manuscrits portent le singulier au lieu du pluriel (ἦδε: pour ἦδεις): cf. S*¹; lat. b, c, e (noverat), q, Gat, mm(sciebat). Parfois aussi (saint Jean Chrys., Nonnos de Pannopolis) la mention de l'Écriture est omise. On aurait alors « Elle (Marie) n'avait pas encore compris qu'il fallait qu'Il ressuscitât des morts. » Mais j'estime qu'on peut maintenir le verset à sa place, où il paraît plus difficile. Saint Jean accuse son ignorance antérieure, employant un imparfait avec le sens d'un plus-que-parfait. Voir Abel. Grammaire du grec biblique. n° 55 k et Blass-Debrunner. Grammatik des neutestamentlichen Griechisch. § 330. Cf. Mc. 11, 32; Jn. 6, 22; 9, 18; Act. 3, 10; Rom. 6, 17.

³ Sauf ce que nous pouvons deviner concernant la foi de la Sainte Vierge. On ne la voit pas aller au tombeau le matin de Pâques, et on admet facilement que la Mère de Jésus garda la foi! Or, depuis trois jours, Jean vivait avec elle...

⁴ C'est cette foi-là que Jésus reproche aux disciples de n'avoir pas eue (en Marc 16, 14).

⁵ Encore que saint Augustin l'ait pensé (Tract. in Joh. 120: PL. 35, 1955), mais quel texte lisait-il? Il n'est pas le seul du reste; ainsi Théophylacte et Jansenius, cités par Cornélius parmi les tenants de cette opinion (cf. PG. 124, 293 A).

⁶ Saint Jean Chrysostome, homélie 85 sur S. Jean, § 4 (PG. 59, 465). La grande majorité de la tradition l'a suivi fidèlement sur ce point.

⁷ Saint Cyrille de Jérusalem, catéchèse 14, sur la résurrection, § 22, troisième phrase (PG. 33, 853): οἱ μὲν (Pierre et Jean) ἐπὶ τὸ μνημα δραμόντες, καὶ τὰ ὀθόνια τῆς ταφῆς, οἷς ἐνετυλίχθη πρότερον, αὐτόθι κείμενα μετὰ τὴν ἀνάστασιν ἰδόντες. On pourrait presque traduire: « abandonnés sur place, retombés au même endroit » (cf. notes 158 & 219).

⁸ Saint Cyrille d'Alexandrie, sur l'évangile de S. Jean, livre 12 (PG. 74, 683 D): καὶ ἐγρημένῳ μὲν ἐκ νεκρῶν οὐπω περιτυγχάνουσι τῷ Χριστῷ, ἀπὸ δὲ τῆς τῶν ὀθονίων συλλογῆς ἐνοοῦσι τὴν ἀνάστασιν. Noter le sens très fort du verbe ἐνοοῦν: se mettre dans l'esprit, obtenir une certitude, conclure.

⁹ Ibidem. (PG. 74, 683 C): οἱ δὲ ... τοῦ παραδόξου γίνονται θεωροὶ ἀποχρώντως ἔχοντες εἰς μαρτυρίαν τοῦ πράγματος.

¹⁰ Cette expression « preuve de la Résurrection » que j'ai choisie pour intituler cet article, se trouve chez les Pères. Voir saint J. Chrys. hom. 85 sur S. Jn. § 4: ἀναστάσεως σημείον (PG. 59, 465) et Euthyme Zigabène: σημεία τῆς ἀναστάσεως (PG. 129, 148 AB) qu'il qualifie de certains, indubitables: (ἀναντίρρητα, ἀναμφίβολα).

¹¹ Cette tournure « chez eux » comporte la même amphibologie en grec qu'en français. Et on ne peut pas savoir si Pierre et Jean habitaient ensemble, sous le même toit qui abritait la Vierge Marie. Le Père Lagrange (Saint Jean, page 509) cite un texte de Josèphe en faveur de logis différents. Pour diverses raisons (Jn. 19, 27, les deux πρὸς de 20, 2 et quelques notations des Actes) j'inclinerais plutôt vers cette solution. Cf. Num. 24, 25; 1 Sam. 26, 11-12; Lc. 24, 12.

¹² Il n'y a rien à signaler d'important sur la critique textuelle de cette péripécopie. Une forme aramaisante au premier verset (Μαριαμ) assez bien attestée (S. A. L. 565); une particule de liaison (γε) au v. 5 et l'omission du premier xxi au verset suivant. On reviendra plus loin sur les fluctuations des versions à propos du verset 7 (cf. troisième partie).

¹³ En peu de mots, nous rencontrons: un hapax biblique (χωρίς adverbial), un hapax johannique (ἐντολίσσειν, verbe très rare dans la littérature écrite), deux mots peu fréquents et ambigus (ὀθόνιον et σουδάριον), et un emploi rarissime de μετά avec un nom d'objet. Sans parler de la tournure εἰς ἓνα τόπον qui n'est pas courante.

¹⁴ Spécialement ceux de Mc Clellan, Vaccari et Blinzler, qui seront cités dans le cours de cet article.

¹⁵ Edition 1947, § 310, page 256, où je disais: « Jean, entré maintenant, a subitement l'intuition de la seule explication: il comprend que le corps de Jésus a traversé ce linge qu'il retrouve dans la même disposition. » (Il s'agissait du sudarium). Voir également ce que j'en disais dans « les Silences de saint Jean » (Desclée & Cie. 1940) pages 119 et 120.

¹⁶ A ce propos je tiens à remercier le R. P. Hardouin Duparc, dont l'aide m'a été si précieuse pour la composition de cet article, notamment pour la recherche et le dépouillement des textes.

¹⁷ Il y a peut-être une progression voulue dans le choix des verbes signifiant « voir » aux versets 5, 6 & 8. Depuis le simple coup d'oeil (βλέπειν) jusqu'à l'examen soigneux (ιδεῖν) et déjà tout proche de la compréhension finale (εἰδέναι) de Jean, en passant par le regard attentif de Pierre contemplant à loisir la situation (θεωρεῖν).

¹⁸ P. A. Vaccari, s. j. « ἔδησαν ἀπὸ ὀθονίων » Jn. 19, 40, Lessicografia ed esegesi. Dans « Miscellanea biblica B. Ubach » (Montiserrati 1953) aux pages 375 à 386.

¹⁹ Je note cependant que, déjà au XVIII^e siècle, Dom Calmet, ayant traduit « in textu » ὀθόνια par « linceuls », précisait dans son commentaire que, selon le grec, il s'agit de bandelettes... Cf. D. Aug. Calmet: Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Evangile de S. Jean (1719) pages 512 & 516.

²⁰ Papyrus de Giessen, n° 68, lignes 11 & 25, où rien n'indique qu'il s'agisse d'une momification. L'embaumement proprement dit étant déjà assez rare au II^e siècle de notre ère. Du reste il s'agit seulement de l'achat de toiles de lin à bon marché, dont une mère passe commande pour l'ensevelissement de son fils. Même s'il est question d'une momie, la commande de pièces de drap que l'on déchire ensuite au fur et à mesure des besoins semble plus probable que la demande insolite de trois cents drachmes de « bandes »!

²¹ Dans ce papyrus et ceux qui l'accompagnent (Notices et extraits. Paris, 32, 14, 24; 52, 5; 53, 8, 42, 44-45; 54, 38, 42, 44, etc. et 59, 5: repris par Ulrich Wilcken. Urkunden des Ptolemäer-Zeit. n° 82, 83, 84, 85 & 93) les prix d'un ὀθόνιον, bien supérieurs à ceux du κιθών (sic) prouvent à eux seuls (sans parler du contexte) qu'il s'agit là d'un vêtement de lin, ou, à la rigueur, d'un drap de toile fine, et certainement pas de bandes (II^e s. av. J.-C.). Wilcken souligne encore la synonymie entre les συνδόνες de la 1^{re} colonne de Par. 54 (= UPZ 84) et les ὀθόνια de la 2^{me} col. reconnaissant qu'il peut s'agir aussi bien de tissu en fin lin (Gewebe) que de vêtements (Kleider) d'étoffe légère. Voir également le papyrus de Londres I n° 29, 3 (p. 163) = UPZ 88 (II^e s.).

²² S'agit-il de vêtements (Schmidt) ou de fil (Lewy) d'après l'hébreu 'étun (hapax legomenon: Pro 7, 16), lui-même venant de l'égyptien? C'est difficile à dire.

²³ Voir H. Estienne: Θησαυρός τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, édité par A. F. Didot (Paris, 1835): « linteum, lineata vesta, vestimentum subtilitatis maximae, nauticum linteum », et ultérieurement « orarium » (= étole) Daremberg et

Saglio: Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines. Article Othonè, par A. Jacob. Preisigke: Wörterbuch der Griechischen Papyrusurkunden (Berlin, 1927): « Linnen ». Liddell and Scott: Greek-english lexicon (Oxford): « fine linen, cloths, sails ».

²⁴ Actes 10, 11; 11, 5: ὀθόνη μεγάλη.

²⁵ Pap. Soc. It. 599, 9, 12 (travail de 3 esclaves pendant 6 jours!); Grenfeld. 38, 14 (manteau déchiré); Tebtunis. 130; Strasbourg. 91, 16; Amherst. 125, 10 (avec χιτών); Artémidore, du rêve, 2, 3; Lucien. Philopseudes, 34; Hésychius. sur Osée 2, 7 (λίνα λιάτια) etc.

²⁶ Pétrie I. 30, 13; Démosthène. discours contre Evergos & Mnésiboulos, 20. Par contre Polybe V 89, 2 est moins probant, car ἱστοῦς γ désigne les voiles et ὀθονίων peut n'indiquer que la matière.

²⁷ Théophraste. Causes des plantes, V, 6, 9; Hist. des pl. III, 8, 6; VII, 3, 4, 5.

²⁸ Enée le tacticien. 18, 12; Pap. d'Éléphantine. 27 A, 16; Hibbeh. 67, 10; 68, 6; Magdola. 36, 5; Pierre de Rosette (OGIS. 90) l. 18 et 29-30; Tebtunis. 5, 64; Oxyrhynque. 1146, 5; Diodore de Sicile. V, 12, 2; Dion Cassius. 78, 34, 4; et Dioscoride (le médecin) 5, 72.

²⁹ Daremberg & Saglio: Dict. Ant. art. cité; Estienne: Thésaurus Gr. ling.: « fascia linea »; Liddell and Scott: G.-E. lex.: « linen bandages or lint »; Moulton and Milligan: The vocabulary of the Greek Testament: « fine linen-wrapping for a mummy ». Seul Preisigke (W. Gr. Pap.) fait exception avec seulement: « Linnen, Leinengewand, leiner Kleid, leinenen Mantel ».

³⁰ Pollux IV, 181.

³¹ Du reste le scoliaste explique ce mot par λυχνώματα (petits linges, bouts d'étoffes) utilisés par le médecin. Dans un fragment des « Paysans » (Γεωργοί) d'Aristophane on retrouve encore ce vocable ὀθόνιον, mais avec le sens de « tente » ou « rideau ». (Apud Athénée. XI, 460, DE).

³² C'est du reste la règle générale dans la lecture des oeuvres de Galien. On trouve encore pour « bandelette » le diminutif de ταινία dans le traité hippocratique « du régime dans les maladies aiguës (appendice) » § 8 (ταινιδίωσις). Concurrentement à ἐπίδεσμα, on rencontre aussi ὑποδεσμῖς ou ὑπόδησις; bandage, ligament; σπλήνιον et κατάβλημα, sans parler des δεσμά: liens ou attaches.

³³ κατ' ἡτρεῖον. § 12, où l'on trouve l'expression bien significative: « bandes de toile »: ὀθονίων ὑποδεσμίδες. Un peu plus haut, c'est ἐπιχειμένα qui est traduit, improprement, par « bandes ».

³⁴ « Chemises » pour Segond, analogue à « Hemde » (Luther, von Allioli, A. Schulz), à « camises fines » (Bonaventura Ubach), à « shirt » (Knox) et à « χιτών » en grec moderne (Joel Giannacopoulos). Voir encore pour appuyer cette seconde solution: en anglais « fine linen wrappers » (Driver), « linen garments » (Glazebrook) ou « tunics » (Episcopale Committee); en allemand « Unterkleider » (Hertzberg); en américain « linen robes »; et en français « vêtements de toile fine » (Lagrange) ou « robes » (Le Maître de Saci, Calmet, Fillion). Par contre certaines traductions anglaises ont mis « sheets », qui est plus vague (Scofield, Myers).

³⁵ Le Dr. Blinzler (Philologus. 1955. n° 99. pp. 158-166) chicane le P. Vaccari à propos de la valeur des catégories suivant lesquelles Théophraste divise sa liste d'effets. Mais l'examen de la longueur des colonnes (26 lignes pour la 1^o, 16 pour la 2^o et 22 pour la 3^o) permet de supposer un quatrième titre au début de la 3^o colonne (ligne 43 effacée): les articles des lignes 49, 52 à 56 ne seraient donc pas à classer dans la literie (parmi les στρώματα). Les tuniques rayées et les dalmatiques peuvent être soit en lin (li. 10 & 11), soit en laine ou coton (li. 2 & 4), et les 184 ceintures de la li. 64 ne sont sans doute pas en lin comme celle de la li. 19. Néanmoins, je ne pense pas qu'on doive serrer de trop près l'analogie entre φασκία (li. 41) et χειρίαι (Jn. 11, 44) qui est possible, ni entre φακίάριον (li. 13) et σουδάριον (Jn. 11, 44) qui est déjà moins certaine, ou entre συνδόνιον (li. 17) et συνδών! N'oublions pas l'écart entre la Judée au premier siècle et l'Égypte du quatrième!

³⁶ Cf. Wessely. Studien... XX, 245, 8, 13 (vêtements de tous les jours: καθημέρινα); Form... 83 (ἀνδρικά: habit masculin); Maspero. III. 67, 340 B 33.

³⁷ Ainsi nous n'aborderons pas la question de savoir si le corps de Jésus a été lavé ou non, ni si on lui a fait des onctions véritables.

³⁸ Voir Daremberg & Saglio. Dict. des Ant. gr. & rom. « Funérailles ».

³⁹ Cf. Homère. Iliade. 24, 587-588; Pétrone. Satiricon. 77-78; Suétone. Néron. 50; Prudence. Cathémérinon. Hymne X, 49-52; Anthologie Palatine VI n° 73.

⁴⁰ Les institutions de l'Ancien Testament, tome I, page 94 (Cerf 1958).

⁴¹ 1 Rois 13, 21; Lc. 7, 15: un cadavre fortement serré dans une carapace de bandelettes ne pourrait pas se dresser ainsi! Jn. 11, 44; Mt. 27, 52-53. Les autres exemples sont moins éclairants, car l'inhumation n'est pas encore faite ou en cours d'exécution: 1 Rois 17, 22-23; 2 Rois 4, 35-36; Mc. 5, 42 & parall.; Act. 9, 40-41; 20, 12.

⁴² Père de Vaux: « Institutions... » I, p. 94. Les cas de Jacob et Joseph sont toujours présentés comme des exceptions. Et lorsque les auteurs de dictionnaires, d'encyclopédies ou d'ouvrages sur la question parlent de « bandelettes », ce n'est jamais qu'en se référant aux κειτάι de Lazare, dont nous traiterons plus loin. Commentant le récit de la résurrection à Nain (Lc. 7), le P. Lagrange dit explicitement que le mort « était porté sur une civière, vêtu et le visage découvert ». Et il cite Josèphe, Guerre juive I. 33, 9 (671). (S. Luc. pp. 210-211).

⁴³ Gemara sur le traité Kilaim. ch. IX, § 4.

⁴⁴ « Besâdin 'êhâd ». Sur le sens de ce mot, cf. Jastrow (Dictionary of the Targum, the Talmud B. & Y. and the midrashic literature): « sheet » et Levy (Neuhebraisches und Chaldaisches Wörterbuch über die Talmudim und Midraschim): « Tuch, leinene Hülle ».

⁴⁵ Moëd. Qaton. ch. III, p. 27 b.

⁴⁶ « Pichetân » signifie toujours du « lin », soit la plante, soit les fibres ou la filasse. Son pluriel « pichetim » sert à désigner une étoffe tissée avec du lin. Pour « çerada », Jastrow (dict. targ.) propose « coarse web (of hemp), rough cloth ».

⁴⁷ Cf. Jastrow (dict. targ.): bundle, roll, volume, wrap, cloak; et pour le pluriel: dead man's wrap, shroud, c'est-à-dire « suaire ». Michna: Berakhot 3, 1 et Kilaim 9, 4.

⁴⁸ Voir Koehler und Baumgartner: Lexicon in Veteris Testamenti Libros, qui rattache ce mot à l'akkadien « saddinu » ou au « sudun » sumérien, qui désignait d'abord le harnais ou la couverture d'un cheval, et ultérieurement toute espèce de couverture. Il propose « Kleidungsstücke », et pour le pluriel « Untergewand ». Pour Gesenius: « indusium ». Nous avons déjà parlé des « tuniques » de Jug. 14, 12-13. Le texte d'Is. 3, 23 est moins éclairant, mais ne peut guère apporter un démenti. Et pour Prov. 31, 24 (unique cas au singulier! mais la LXX a lu un pluriel), le rapprochement avec la ceinture du même verset orienterait plutôt vers un costume. Enfin certains exégètes proposent de restituer 'im-sedinim dans l'épigramme de David sur Saül et Jonathan (2 Sam. 1, 24), où il serait en parallèle avec lebush: vêtement. Donc, il s'agit vraisemblablement d'une pièce d'habillement.

⁴⁹ Kelim. 24, 13. Le même traité (29, 2) parle encore des trois sortes de sedinim, mais sans les énumérer.

⁵⁰ Kelim. 28, 55; Oholoth. 8, 1 et probablement Sabbath 20, 5 (laken, sheet).

⁵¹ Yoma. 3, 4; Succah. 1, 3; Kelim 20, 6 et 27, 9.

⁵² Cf. Talmud Yerushalmi: Bab Metzia. 1, 14.

⁵³ Michna: Eduyoth. 4, 10; Kelim. 29, 1; Neggayim. 11, 10. Par contre, dans le Talmud palestinien Bab Metzia. III, 7, il s'agit d'un linge analogue au « sudarium »; et dans celui de Babylone Menaot. 41a, on pense à un vête-

ment léger pour l'été. Pareillement le Targum sur le Ps. 104, 2, le cite pour expliquer salma: manteau, et sur Lam. 2, 20 pour éclairer mitpahat: mouchoir ou foulard. Le sens de drap (sheet) se retrouve encore dans la Tosefta Betz. 2, 13 et Genèse Rabba. 85. On reste donc hésitant entre « drap » ou « χιτών », « Unterkleid » ou « Laken ».

⁵⁴ Josèphe. Guerre juive I. 33, 9: le corps couvert de pourpre (τὸ σῶμα... πορφύρῃ κεκαλυμμένον) est placé sur un drap de pourpre brodé (στρωμνὴ ἀλουργίς ποικίλη).

A propos de l'ensevelissement chez les Juifs, on peut encore consulter: Edm. Stapfer: La Palestine au temps de J. C. (Paris, 8^e édit. 1885) ch. 8, p. 165; Sigfried Klein: Tod und Eligrubnia Palastina: Alf. Lods: Croyance à la vie future et culte des morts dans l'antiquité israélite (Paris 1906) t. I, 2^e partie, ch. 1^o, § 3, p. 86; Alf. Levy: Deuil et cérémonies funèbres chez les Israélites (Archives israélites) p. 9; Hornstein: Sépultures devant l'histoire. p. 28.

⁵⁵ Comme l'a très justement fait remarquer le Dr. Blinzler dans son article de « Philologus » 1955, page 164, note 2.

⁵⁶ Le participe parfait du verbe « mourir », choisi par S. Jean, implique une nuance intraduisible en français, et que le latin a essayé de rendre par une périphrase: « qui defunctus erat » (a = Vercell.) ou « qui fuerat mortuus » (b = Veronense).

⁵⁷ Le linceul était probablement resté dans le sépulcre. Mais cet argument est assez faible. J'en conviens et je n'y insisterai pas.

⁵⁸ « Girth of a bedstead » (Liddell and Scott). Aristophane. Oiseaux, 816, et sa scolie. Plutarque. Alcibiade 16. Et Suidas, d'après H. Estienne. Bien entendu, pour Prov. 7, 16, je ne préjuge pas du sens à donner au mot hébreu correspondant (plutôt « couverture »), je ne considère que le texte grec de la Septante.

⁵⁹ Celui du Caire, notamment. Voir également les sangles du lit métallique reproduit par Daremberg & S. (Dict. des Ant.) t. III, p. 1021, fig. 4395. Dans ce même article (« Lectus » par P. Girard) on trouvera d'autres mots grecs pour désigner le même objet, qu'on nommait en latin: instita, fascia ou lora.

⁶⁰ « Swathing-band, bandage » (Liddell & Sc.) d'après Soranos le médecin I, 29 (83) et un papyrus médical de Londres. En fait, dans celui-là, les « langes » sont appelés ταβία, tandis que κρηία semble désigner les « courroies » ou « attelles » fixant le poupon au lit (προσκαταδεσμεῖν).

⁶¹ Selon Blinzler (art. cité, p. 163, note 1): « Band, Borte, ribbon », se fondant sur une inscription de Délos (II^e s. après J. C.). Cette acception s'accorde bien des contextes où l'on trouve les autres exemples de κρηία que j'ai pu relever. Soit qu'il s'agisse des rubans pour maintenir la chevelure féminine (Hesychius), soit qu'on ait affaire aux bandelettes sacrées parant prêtres et victimes dans les cultes gréco-latins (Pap. Soc. It. 616, 33). Voir aussi trois papyrus du III^e s. avant notre ère: Caire-Zénon 69, 9, 11; P. S. I. 341, 7; 387, 4.

⁶² Le mot grec ταβία (notre « taenia ») a d'ailleurs des sens très voisins. Voir Erotien et Galien, cités par Liddell-Scott (Hippocrate emplie plutôt πλαταβίης). Pour ma part, je vois mal comment Blinzler peut identifier ces rubans étroits, et qui peuvent être aussi bien en chanvre qu'en cuir, avec les ἑθόνια, qui peuvent désigner la voile d'un navire ou un habit en lin, à la rigueur des bouts de chiffons (cf. Das Turiner Grablinnen und die Wissenschaft. 1952. p. 22 & note 65; repris dans « Philologus » 1955, p. 163)!

⁶³ Dans ce cas, nous aurions, avec le mot σῶμα (ou πτώμα), le verbe σπαργανόν ou κατελίσσειν, comme dans Hérodote II 86, 4: κατελίσσουσι πᾶν αὐτοῦ τὸ σῶμα... τελαμῶσι.

⁶⁴ Cette petite phrase de Jésus n'est-elle pas du genre de ces interventions courtoises nécessaires après un grand miracle pour faire redescendre sur terre les assistants médusés? Les spectateurs sont immobiles, bouche bée devant

le ressuscité. Il faut que le Christ leur dise: « Détachez-le donc! et laissez-le tranquille! ». Comme il avait dit à Jaire: « Donnez-lui donc à manger, à cette petite! ». (Mc. 5, 43; Lc. 8, 55). A Nain, d'un mot délicat, il avait permis à la veuve de reprendre son fils (Lc. 7, 15).

⁶⁵ Cfr. le tableau de l'ensevelissement du Christ par Caravage, ainsi que les Pietà du Maître de l'école d'Avignon ou de Michel-Ange.

⁶⁶ Le P. Vaccari (art. cit.) a très finement noté qu'un enroulement de bandes autour de chaque membre (comme des bandes molletières) n'empêchait pas de marcher.

⁶⁷ On peut ce demander dans quelle mesure l'iconographie n'a pas joué un rôle dans ce glissement de sens! L'imagerie populaire, dont on sait la fantaisie créatrice et la puissance incantatrice, représentait couramment Lazare emmaillotté comme un poupon!

⁶⁸ Catulle. Epigrammes 12, 14 et 25, 7, où le poète se plaint d'un tire-laine qui lui a subtilisé, au cours d'un repas, son « sudarium », qu'il appelle encore « linteum ».

⁶⁹ Quintilien. Institutio oratoria 6, 3: « frontem candido sudario tergeret » et 11, 3 (§ 148) où il cite le conseil de Pline, recommandant, dit-il, de s'éponger le front avec une serviette.

⁷⁰ Pétrone, Satiricon 67: Fortunata, épouse de Trimalcion, s'essuie les mains à la serviette qu'elle porte au cou (v. 5), et plus loin (v. 13) se cache le visage dedans.

⁷¹ Valère-Maxime. Faits et dits remarquables IX, 12, 7: suicide de C. L. Macer, en comprimant dans sa bouche la serviette qu'il tenait à la main.

⁷² Martial. Epigr. 9, 39, notant que les poils de sa barbe rasée noircissent sa serviette.

⁷³ Suétone (Les XII Césars: Néron) qui juge débraillée la façon dont Néron paraissait en public avec une serviette nouée autour du cou (51) et raconte que le même s'en servait pour protéger ses bronches en la mettant devant sa bouche (26) et l'utilisa pour se masquer le visage lors de sa fuite (48).

⁷⁴ Apulée (Apologie 54, 5; 55, 3, 3, 7; 57, 1) la serviette-foulard sert de cachette à des souvenirs religieux, et est encore appelée *sudarium* et *linteum*. Dans ce sens et pour cet emploi, cf. Pap. magique de Londres 121, 826 (II^o AD) et Pap. d'Oslo I, 1, 269 (IV^o s.).

⁷⁵ Pensons au sens dérivé de « serviette » en tant que « porte-document ».

⁷⁶ Personne ne met en doute la filiation de *σουδάριον* par rapport à *sudarium*. Voir Lc. 19, 20 (avec ἀποκεῖσθαι). Cf. S. Augustin. Quest. évangéliques II, 46.

⁷⁷ Act. 19, 12, en compagnie de *σεμικίνθια*: ceintures, ou mieux tabliers de bourrelier. Cf. Cyrille de Jér. Catéch. 17, 30; 18, 16 (PG. 33, 1004, 1037).

⁷⁸ Daremberg et Saglio. Dict. des Antiq. gr. & rom. tome IVa, pp. 223-225. Article fort documenté où l'on trouvera notamment des représentations de « sudaria », portés soit sur le bras (comme un manipule), soit au cou (comme une étole). Il note aussi que l'idée de mouchoir était tout-à-fait étrangère aux anciens. Egalement J. Carcopino (Vie quotid. à R. à l'apogée de l'Empire) situe l'apparition du mouchoir (*muccinum*) à la fin du III^o siècle (Arnobe. Adv. nat. 2, 23). Voir aussi Marquart.

Je laisse volontairement de côté les témoignages de la basse latinité (cf. du Cange), car l'évolution qui a abouti à notre suaire incite à la circonspection. Au demeurant, seul importe pour nous le sens que ce mot avait à l'époque où fut composé le IV^o évangile.

Orarium était synonyme de *sudarium*, aussi le trouve-t-on dans quelques manuscrits latins de Jn. 11, 44 (f: Brix., ff i: Corbei., r.: Usser. & 1) ou Jn. 20, 7 (e: Palatinus).

⁷⁹ C. P. Rainier I, 27, 7-8; Suppl. Epigr. VII, 417, 5 et les deux citations de la note 74.

⁸⁰ C. P. R. I, 21, 19 (contrat de mariage).

⁸¹ Pour être plus précis: le *sudarium* rappellerait plutôt un « foulard » ou un « cache-nez » par sa forme générale, un « mouchoir » à cause de son caractère personnel et du fait qu'on l'avait toujours sur soi, et une « serviette » par son utilisation.

⁸² Encore que Jastrow (Dictionary of Targ. etc.) conteste cette filiation: Pour ne pas parler de Nonnos de Pannopolis, qui faisait venir σουδάριον du Syriaque!...

⁸³ Michna. Yoma. 6, 8b.; Sanhédrin. 6, 1bc; Tamid. 7, 3fg. Voir encore Talmud Yerushalmi: Yoma. 3, 8; Succah. 5, 1; Tosefta: Succah. 4, 6; et Talmud Babli: Succah, 51b.

⁸⁴ Michna: Sabbat. 20, 2.

⁸⁵ id. Sabbat. 3, 3.

⁸⁶ id. Sanhédrin. 7, 2a, 3b et Talm. Bab. Aboda Zarah. 4a (où il s'agit d'une femme qui tracasce son mari en le harcelant avec un soudara). Et aussi Targum sur Lévi. 20, 10.

⁸⁷ Michna: Kelim. 29, 1.

⁸⁸ Talmud Yer. Sabbat. 16, 4. A noter qu'il y est bien question de chemises (n° 7 et peut-être (2), mais précisément on n'y trouve pas de sâdin. J'y relève également trois couvre-chef: le *παλον* (4), le turban: ma'aphoret (5), ainsi que le koba' du n° 16.

⁸⁹ Talmud Bab. Sabbat. 16, 120a. Si l'on comprend que le P. Braun ait pu tirer de ce texte sa troisième définition: foulard, on voit moins bien comment il a pu y reconnaître un turban et un voile pour la tête (5° & 6°); cf. « Le linceul de Turin et l'évangile de S. Jean (1939) p. 34, n. 51, 53, 54. A propos de cette position sur le cou, voir encore Talm. Bab. Kethuboth. 6, 67b où l'on nous dit que R. Aba exposait son argent destiné aux pauvres dans la partie de son *sudarium* qui pendait sur son dos. Enfin, recevant l'ordre de se couvrir alors qu'il est dans la maison, R. Papa ne trouve rien de mieux que de faire appel au sien pour l'étendre sur sa tête: Talm. Bab. Berakhot. 7, 51a. Sur l'utilisation du soudara pour serrer de l'argent ou quelques menus objets, cf. Talmud Bab. Sotah. 49c et Lévitique Rabba 6, 3.

⁹⁰ Talmud Babli: Pesahin. 10, 111b. Voici le texte: « Le maître porte un habit comme (ferait) un savant ». (« Der Meister tragt ein Gewand wie ein Gelehrter »: Goldsmidt). Rien n'oblige à croire que ce soit un chapeau ou un turban (Jastrow, Lévy, Braun).

⁹¹ Voir les six traductions que propose le P. Braun, dans la brochure précitée. Les dictionnaires et les traducteurs sont en général plus circonspects, se cantonnant à l'ordinaire dans les termes plus généraux, comme « Tuch, Hülle, Gewand » (Goldsmidt) et « wrapping » (Danby). Mais « Halstuch » et « neckcloth » me paraissent déjà trop précis, ainsi que « scarf » (Jastrow). Par contre, « Schweisstuch » (Preisigke: Wortb. Gr. Pap. col. 474), exact correspondant de « sudarium », a l'inconvénient d'être trop spécialisé par l'usage dans le sens moderne de mouchoir. La meilleure définition est, somme toute, celle de Liddell and Scott (Gr.-engl. Lexicon): « towel » et « napkin » (en unissant les deux termes). Voir encore, pour le latin, Lewis and Short (a latin dictionary. Oxford. 1945): a cloth for wringing of perspiration.

⁹² Targum du pseudo-Jonathan interprétant le masewêh d'Exode 34, 33-35. Mais le mitpahat de Ruth 3, 15, bien fin qui dira ce que c'est!

⁹³ Maïmonide: Ebel. 4, 1. Rappelons que notre mot « suaire » existait déjà au XII^e siècle (cf. Littré).

⁹⁴ Mot rare dans le N T, qui lui préfère πρόσωπον. Cf. Jn. 7, 24; Apc. 1, 16 (terme johannique).

⁹⁵ Voir les autres composés: περιστάναι (Jn. 11, 42): entourer; περιτιθέναι (Jn. 19, 29 et parall.). Mt. 27, 28; Mc. 15, 17; Is. 5, 1, cité par Mt. 21, 33 & Mc. 12, 1; 1 Cor. 12, 23) et περιβάλλειν (Jn. 19, 2; Mc. 14, 51; 16, 5).

⁹⁶ Hippocrate: Fractures 13; Platon: VIII Lois 830b; Plutarque: Moralia (Affaires publiques, § 32).

⁹⁷ Hérodote. 1, 193; et « passer » un anneau « autour du » doigt: Hérodote. 4, 176.

⁹⁸ Aristote: Hist. An. 623, A14; Silloge inscript, graec. 802 (1168), 62; LXX: Job. 12, 18.

⁹⁹ Hermippe 53 (vers. 432 av. J.-C.).

¹⁰⁰ Symmaque: Cant. 7, 6. Voir les sens proposés: « circumligare » (Estienne); « umwinden » (Bauer); « bind around » (Moult.-Mill.) et « tie round » (Lidd.-Scott). Enfin pour le sens secondaire et rare de « boucher, fermer »: Aristote: Hist. an. 590, A25 & Météores 359, A1.

¹⁰¹ Aristophane: Grenouilles 1038, traduit par Hil. van Daele (Belles Lettres) « attacher la jugulaire » (le sujet du verbe au passif étant le « casque »); Assemblée des femmes. vers 100, 118, 127, 273 où le complément est barbe, et vers 121-122 où le régime est sous-entendu (πώγων, γένειον).

¹⁰² Soit dit en passant, les artistes, au nom de l'esthétique, sont obligés de faire une entorse aux lois naturelles, lorsqu'ils représentent, dans une Pietà par exemple (les bras étant encore souples) la bouche close sans le secours d'aucun anneau de toile!

¹⁰³ Michna: Sabbat. 23, 5, 1 (151b). Ce qui ne peut s'entendre que d'une espèce de pansement circonscrivant la figure. Il n'y a pas moyen de faire autrement! Remarquer qu'il n'est pas permis, le jour du repos, de fermer la bouche du défunt; on peut seulement empêcher les mâchoires de s'ouvrir davantage.

¹⁰⁴ De fait, lorsque nous avons à rendre ce pieux devoir à un proche décédé, nous prenons spontanément une serviette de toilette, repliée comme pour faire un pansement, et nous l'attachons avec une épingle double. Le sudarium étant nettement plus allongé, la chose était encore plus facile. Quant à l'épingle, on peut penser à une épine (comme celle dont parle le papyrus d'Oslo 1, 269)... mais, à l'époque, on connaissait déjà depuis longtemps les agrafes et les broches en métal.

¹⁰⁵ Voir Brière, Cojazzi, Cordiglio et Vignon. On trouvera les références précises soit chez ce dernier (Le saint Suaire de Turin devant la science, l'archéologie, l'histoire, l'iconographie, la logique. Paris, 1938, pp. 67) soit dans Blinzler (opuscule cité). Par contre, Fillion était moins affirmatif. Il y voyait un « voile », passé sous le menton.

¹⁰⁶ D'où le choix du terme ὄψις évoquant la vision.

¹⁰⁷ La réaction de Gamaliel est en effet postérieure. Auparavant on mettait au défunt ses plus beaux atours, et on le surchargeait d'étoffes, surtout dans une famille aisée.

¹⁰⁸ Cf. Blinzler: Das Turiner Grablinden und die Wissenschaft. p. 23 et Philologus 1955. p. 164.

¹⁰⁹ Voir les grammaires. Blass-Debrunner: Gramm. des NT Griechisch. n° 233; Abel: Gramm. du gr. bib. § 50t. Egalement Lagrange: Ev. selon S. Jean (1927) p. 306, remarque que ἐπί peut indiquer aussi bien le devant que le dessus. Cf. les deux ἐπί de Lc. 3, 21! 'Επί exprime le contact ou la proximité. (Ragon-Dain, Gram. gr. n. 202).

¹¹⁰ Cf. Jn. 6, 2 (sur les malades), 19, 13 (au tribunal), 19, 19, 31 (sur la croix), 21, 1 (au bord de la mer; comp. 6, 19: sur la mer). Les mêmes remarques vaudraient pour 'al ou 'él, équivalents sémitiques de ἐπί. La version syriaque (Pschitta) a interprété en mettant « qui contenait la tête ».

¹¹¹ Sans parler du risque de confondre avec κατ' ὄψιν de Jn. 7, 24, comme pour 1 Sam. 16, 7.

¹¹² Je sais bien qu'on m'objectera le traité du Deuil (Michpatim: Ebel. 4, 1) de Maïmonide. Il faut tout de même convenir que cette indication est bien tardive: ce texte est postérieur au Christ de plus de onze siècles.

¹¹³ Le cas des rois est différent, puisque la couronne est l'insigne de leur puissance. A Rome également on mettait au défunt les couronnes qu'il avait obtenues de son vivant; ce ne sont pas des coiffures proprement dites.

¹¹⁴ Mt. 27, 59 et Lc. 23, 53: ἐνετύλιξεν αὐτὸ (σῶμα) σινδόνι; tandis que Mc. 15, 46: αὐτὸν (Ἰησοῦν) ἐνείλησεν τῇ σινδόνι.

¹¹⁵ Voir Thucydide II, 76, 1; Enée le tacticien 29, 7 et Artémidore 1, 54: glisser, fourrer, enfoncer. Aristote: De mundo. § 4 (396, A14) et Plutarque: Artaxerxès 11: enfermer, encercler. LXX: 1 Regn. 21, 9: emballer, emballer. Papyrus Tebtunis 24, 62; Plut. Moralia 830e; Quintus de Smyrne 14, 294 et Synesios d'Eph. 105 (248b): s'immiscer, être impliqué, embarrassé, empêtré dans. On trouve encore ce verbe pour décrire une mêlée (Pap. Ryl. II, 144, 18) où les pugilistes s'enlacent étroitement, et pour dépeindre la curée autour de la bête aux abois (Plut. César 66), ainsi que la contrainte imposée aux prisonniers de guerre surveillés de près (Plut. Brutus 45) ou aux mains d'un enfant attachées pour qu'il ne bouge pas (Artémidore 1, 13). Cf. les dictionnaires: Preisigke: Wortb. Gr. Pap.: sich einschleichen, handgemein werden; Estienne: Thes. gr. ling.: implicare; et Moulton and Milligan: Voc. gr. test.: fettering, holding fast, entangling in (mais swathing ne me paraît pas assez bien établi!).

¹¹⁶ Papyrus d'Oxyrhynque VIII. 1153, 25 (échantillon enroulé dans une missive); Dioscoride (le médecin) 2, 80; 5, 72) (envelopper quelque chose dans un linge ou des feuilles: φύλλοις, ὀθονίῳ) pareillement Artémidore 1, 13 (βάσει: dans des bouts de chiffon); Clément d'Alex. Pédagogue II, 9, 81, 1 (s'enrouler dans ses couvertures) et Philostrate: Héroïque 12a, 1 (719): Ajax couvert de la peau du lion d'Hercule. Voir dict.: wrap in, engage (Lidd. & Sc.); involvere (Estienne).

¹¹⁷ Voir l'article « sindon » de Saglio dans le Dict. des Antiq. gr. & rom. de Daremberg. t. IVb.

¹¹⁸ Chez les rares auteurs qui connaissent également les deux termes (Théophraste, Polybe, Lucien) les nuances ne sont pas faciles à préciser entre σινδών (étouffe, drap, drapeau, serviette, voile) et ὀθόνιον (chiffon, toile, voile, vêtement de lin). Noter que le sens de « vêtement » est encore certain pour la variante alexandrine de 1 Macc. 10, 64 (Alex.), dans Plutarque 2, 340d (Succès d'Alexandre. § 8) et Strabon 15, 1, 20, où il s'agit de laine comme dans le pap. Franckfort 3, 25.

¹¹⁹ Cf. Blinzler: Das Turiner Grablinden (1952) pp. 21-22 et Philologus 1955 pp. 160-161. Il suggère que les Synoptiques n'ont d'autre intention que de souligner la dignité de l'enterrement avec des tissus de qualité malgré l'ignominie de la mort. En soi, c'est plausible!

¹²⁰ Pour ce sens, voir Eschyle: Fragment 153; Hérodote 2, 95; Thucydide II, 49, 5; Pap. Zenon 72, 21; Pap. Paris 18 bis, 10 (où il s'agit du signalement d'une sépulture par une « marque » (?) sur le linceul qui enveloppait la momie, si momie il y avait!); Edit de Dioclétien 18, 12; 28, 16; Galien: De san. tu. 3 (6, 187); Pollux 4, 20; 7, 16, 73.

¹²¹ Hérodote II, 86, 4.

¹²² La même tournure se retrouve plus loin (Hrdt. 7, 181, 2) pour un pansement fait par les Perses avec de la myrrhe, mais le participe « déchirées dans » (κατατετμημένοι) y est sous-entendu, ce qui donnerait: « bandes de toile de lin ».

¹²³ Il est piquant de remarquer que les Juifs connaissaient également un tissu « des Indes » porté par le Grand-Prêtre l'après-midi (Michna: Yoma 3, 6): hindwin, correspondant exactement au σινδών (hondon) de lin dont parle Josèphe (Antiq. Jud. III, 153) qu'il affirme devoir être doublé comme le pré-cise encore le Talmud Yer. commentant ce passage de la Michna!

¹²⁴ Comme le voudraient certains dictionnaires (Liddell-Scott pour le grec, et pour le latin Lewis-Short: « muslin »). A propos de Martial (IV. 19, 12),

je préfère l'interprétation de Dom Calmet, qui y voit un costume capable de garantir contre les intempéries. Pour vanter les vertus calorifiques de son « endromida », l'auteur ne va pas la comparer à de la « mousseline », dont jamais personne n'a songé à se protéger contre le froid ou la pluie...

¹²⁵ Théophraste: Hist. des plantes. IV, 7, 7; Pap. Franckfort 3, 25 (en laine!); Pap. Samos (Michel) 832, 20; et peut-être Hérodote II, 86, 4 et VII, 181, 2.

¹²⁶ Sophocle: Antig. 1222; Euripide: fragm. 773, 42 (Phaéton 90); Hérodote. I, 200; Anthol. palat. VI, 307; Lucien: Assemblée des dieux. 10; Epigr. 39; Diog. Laërce. 6, 90; Pollux 7, 72. Et plus tard au IV^e s. Alciphron: I, 12; III, 62, 2; Pap. Lond. 46, 206. Pour le latin: Ausone: Ephém. 2. Sans oublier les citations de la note 120: « drap ».

¹²⁷ C'est aussi le sens qui s'adapte le mieux aux verbes employés par les Synoptiques.

¹²⁸ Sont pout « *év* »: Alex, Suppl. du C. Bezae, Γ, Δ, Λ, Π², 2 onciaux, et en latin: q, Vulg: fos; Grég. de Nysse. — Omettent la préposition: *Sinait. Vatic. K L X Y II* & lat.: a, b, c, f, g. Il est notoire que la tendance du *Codex Alexandrinus* était plutôt de supprimer cette particule, dont le grec se passe effectivement très bien: cf. Jug. 15, 13 et Sir. 28, 19.

¹²⁹ N'en déplaise à Tischendorf! Voir Mc. 5, 3, 4; Act. 12, 6; 21, 33; Jn. 11, 44, sans parler des emplois métaphoriques: Act. 20, 22; Rom. 7, 2; 1 Cor. 7, 27, 39.

¹³⁰ Encore a-t-il été corrigé par D & Θ, et Mt. ne l'a pas suivi. Voir également le papyrus de P G L 347, 9. Néanmoins en grec classique (j'ai vérifié pour Hom., Soph., Hrdt, Eurip, Thucy., Aristoph., Plat. & Aristote) les deux tournures sont à peu près équivalentes. Le complément de lieu se met le plus souvent avec *év* (11, contre 3: datif). Pour désigner le lien, nous avons 8 fois le datif seul, et 7 fois avec *év*. Dans les emplois métaphoriques: 3 *év* pour 6 dat. Par contre la Septante, qui transcrit fidèlement le b de l'hébreu, n'a que 6 datifs contre 23 *év*.

¹³¹ Effectivement ces sens sont fréquents dans la littérature grecque. Hom. Iliade. 5, 387 (enfermer) Odyssée. 4, 380; 8, 352 (arrêter, contraindre); Eschyle: Eumén. 641 (réduire, reléguer = Aristoph. Nuées 906); Soph. Antig. 1112 (enfermer); Thuc. 3, 28, 1 (emprisonner); 6, 60, 2 (détenus); Aristoph. Acharn. 1138 (assujétir); Hippocr. Off. du méd. § 17 (resserrer); Aristote: Rhétor. 3, 10 (1411 A 23): paralyser. Ainsi que les papyrus d'Oxyrh. X. 1294, 7 et Ryl. 440, 9, lequel est bien intéressant puisqu'il s'agit de l'« emballage » de petits fromages dans une vieille chemise.

¹³² Mt. 12, 29; Apc. 20, 2; 4 Regn. 17, 4; Prov. 15, 7; Ezech. 37, 17; Ps. 118 (CXVII), 27 et Act. 24, 27. Pour le sens métaphorique, voir notamment 2 Tim. 2, 9.

¹³³ Voir les grammaires (Abel. § 82, p. 364). Quant aux connaissances grammaticales de S. Jean et de ses lecteurs qu'objecte le Dr. Blinzler, convenons qu'elles étaient aussi restreintes que celles des Synoptiques et de leurs auditeurs, incapables de nommer par sa désignation technique la figure de style employée par Jésus expliquant la parabole du semeur. (Mc. 4, 14-20; Mt. 13, 19-23; Lc. 8, 11-15).

¹³⁴ Voici quelques exemples: Lc. 1, 64; 2, 22; Jug. 7, 8; Mt. 26, 35; Act. 5, 29; 1 Cor. 3, 2; Jér. 32, 20.

¹³⁵ Voir Abel: Gramm. § 41 d; Blass-Debrunner: Gramm. n° 141. Cf. Mc. 5, 28-30 (Mc. 5, 27; Mt. 9, 30; Lc. 8, 44) Jn. 13, 4; Act. 18, 6. — Mc. 1, 11; Mt. 3, 17 (Lc. 3, 22). — Mc. 13, 26 (Lc. 21, 27). NB: entre parenthèses: singulier; voir aussi Joüon, Grammaire de l'Hébreu Biblique, n. 136, b, c; pechet (au singulier) = lin (plante ou tige); le pluriel = linge, étoffe de lin. Cf. Juges 15, 14 et Prov. 31, 13 (λίνον), Os. 2, 7, 11; etc. Egalement Michna: Kilaïm. 9, 1 (avec çêmêr au sing.) et Nedarim. 7, 3. Voir aussi 'êçim: le bois travaillé, la bûche ou la planche.

¹³⁶ Cf. Clothes, drawers, pantaloons, breeches; hardes, nippes, effets, grègues; etc.

¹³⁷ Voir plus haut: Talm. Bab. (Moed Qat. 27 b) et celui de Jérusalem (Kilaïm. 9, 4).

¹³⁸ Cf. Joûon, n. 136, c.

¹³⁹ Le quatrième évangile fournit maint exemples de cette façon de procéder.

¹⁴⁰ Cf. Num. 30, 2-12; 1 Rois 20, 14; 2 Rois 5, 23; 17, 4; Os. 10, 10; Qoh. 4, 14; Job. 12, 18; 32, 19; 36, 13; Ps. 105, 22; 118, 27; 146, 7; Cant. 7, 6; Ezech. 20, 37; Néh. 4, 12 et (aram). Dan. 6, 8-10, 13-16. — Pour δεῖν voir encore Sag. 17, 16; Jdth. 16, 8; Jér. 33, 1; Act. 20, 22; 24, 27; Lc. 13, 16; Mt. 16, 19; 18, 18. Le verbe 'asar se construit toujours avec b. Ce qui donne assez peu d'importance à la présence ou à l'absence de εἶ dans la traduction grecque, pour ceux qui admettent un original araméen pour l'évangile de saint Jean.

¹⁴¹ Quantité excessive assurément. Mais n'était-ce pas la provision familiale, qu'on n'épuisait pas à chaque enterrement?

¹⁴² S. Jean Chrysostome avait déjà mis en relief ce détail (Homélie 85 in Joh. § 4 (PG 59, 465).

¹⁴³ Je préfère traduire « drap » plutôt que « linceul », car on n'achète pas un « suaire » au bazar!

¹⁴⁴ Qu'il y eut, au-dessus du linceul, des bandes pour l'attacher, ce n'est pas à exclure. Mais celles dont parle le récit du moine Anastase (Oriens Christianus II (1902) p. 84, ligne 8. Carthage. VII^e s.), cité par le P. Vaccari, et ceux qui ficelaient le suaire entourant une momie ne fournissent pas une preuve suffisante. J'estime que la myrrhe et l'aloès donnaient assez d'adhérence pour rendre superflue une telle précaution.

Avv. GIUSEPPE PIA

LA PRIMA FOTOGRAFIA DELLA SS. SINDONE

RIASSUNTO. - Il 28-V-1898 veniva eseguita la prima fotografia alla SS. Sindone ad opera dell'Avvocato Secondo Pia. Le circostanze ed i vari momenti della preparazione e dell'esecuzione del delicato lavoro sono narrati in questo articolo che riporta notizie e particolari anche sconosciuti o poco noti desunti da varie fonti.

E' così possibile inquadrare l'avvenimento nella più vasta cronaca della ostensione del 1898 e vedere delinearci quel primo e già importante movimento di interesse intorno alla Reliquia che, originato dalla rivelazione fotografica, darà l'avvio allo studio critico ed alle discussioni sulla autenticità della SS. Sindone.

L'articolo è completato da una appendice di documenti comprendente, nel testo italiano, la « Memoria » redatta nel 1907 dall'autore della fotografia, a richiesta del Prof. Artur Loth e che espone i particolari, anche tecnici, del lavoro.

RÉSUMÉ. - Pour la première fois, le 28-V-1898 M. Secondo Pia photographiait la Sindon. Le cours de la préparation et de l'exécution du travail qui était d'abord très délicat, c'est le sujet de cette pièce qui rapporte des notices et des détails inédits ou du moins à peu près inconnus, déduits de sources les plus différents.

On peut ainsi encadrer cet événement dans la magnifique chronique de l'ostension de l'année 1898 et voir le premier mouvement intéressé à la Relique qui reste à présent très important, mouvement qui, aussi bien pour la révélation photographique, viendrait d'être le début des études critiques et aussi des débats sur l'authenticité de la Sindon.

Dans cette pièce l'auteur se rapporte à des documents qui comprennent une « Mémoire » rédigée par le photographe même dans l'année 1907 sur demande du M. Artur Loth et donne aussi les détails techniques du travail.

SUMMARY. - The first photograph of the Crist's Shroud was taken the 28th-V-1898 by the lawyer Secondo Pia.

The circumstances and the various moments of the preparations and execution of the delicate work are related in this article that reports news and particular details, even unknown or not much known, deduced from various places.

So it is possible to arrange the event in the most ample chronicle of the ostension of the 1898 and to see that first and important movement of interest to take shape around the Relic, interest that taking rise from the photographic revelation, will give the beginning to the critical study and discussion about the authenticity of the Crist's Shroud.

The article is brought to the end with an appendix of documents where, in the Italian text, there is the « Memory » that was written by the author of the photography, according to the request of Artur Loth Esquire, and where are told the details of the work, even the technical ones.

AUSZUG. - Am 28-V-1898, wurde vom Advokaten Secondo Pia die erste photographische Aufnahme der SS. Sindone gemacht. Die Umstaende und die einzelnen Momente der Vorbereitung und der Ausführung der peinlichen Arbeit, werden uns in diesem Artikel berichtet. Es werden ebenfalls (noch unbekannte oder wenig bekannte) Nachrichten und Einzelheiten berichtet, aus verschiedenen Quellen stammend.

So wird es möglich jene historische Begebenheit in die weite Kronik der « ostensione » des Jahres 1898 einzubauen. Darin erblickt man ebenso die erste und schon gewichtige Regung des Interesses für die hl. Reliquie, ange-regt gerade durch jene photographischen Aufnahme, sowie den ersten Anstossm zum kritischen Studium und zu den Debatten über die Echtheit der SS. Sindone.

Der Artikel schliesst mit einem Anhang von Dokumenten, (im italienischen Texte) die auf Verlangen des Prof. Arthur Loth vom Hersteller der Photographie abgefassten « Memoria », worin die Einzelheiten (auch technische) der Arbeit uns geboten werden.

RESUMEN. - El 28 de Mayo de 1898, viene efectuada la primera fotografía de la Santa Sindone a cargo del abogado Secondo Pia.

Las circunstancias y los varios momentos preparatorios para la ejecución de tan delicado trabajo, vienen narrados en este artículo que reporta noticias y algunos particulares desconocidos, o poco conocidos, extraídos de diversas fuentes.

Así es posible encuadrar este acontecimiento en el amplio cuadro de la exhibición del 1898, y ver delinarse aquel primero y ya importante movimiento de interés en torno a la Reliquia, que originado por la revelación fotográfica, dará ocasión al estudio crítico y a las polémicas sobre la autenticidad de la Santa Sindone.

El artículo viene completado por un apéndice de documentos que comprende, en el texto italiano, la « Memoria » redactada en el 1907 por el autor mismo de la fotografía, a petición del Profesor Artu Loth y que expone los particulares, incluso técnicos, del trabajo.

Alcuni anni or sono la Rivista francese « *Caractère* », dedicando un suo elegante numero speciale alla « *Photographie* » (Paris 25 décembre 1954) ha iniziato il suo esame de « le Photographisme devant la pensée moderne » della SS. Sindone di Torino e dopo essersi posto questo interrogativo: « N.S.J.C. sans avoir recours au miracle, nous a-t-il laissé son authentique photographie? » riconosce:

« Quelle que soit la majesté du sujet, il ne sarait pas indifférent (que les plus hautes autorités veuillent bien en tenir compte) que la science moderne soit mise à même de vérifier s'il est exact, du moins, que devant le Saint Suaire de Turin, nous nous trouvons en face de ce document humain émouvant entre tous: la plus ancienne photographie du Monde ».

La Rivista francese, anche per le sue finalità e caratteristiche, non tratta e non discute naturalmente la questione della autenticità della Reliquia e si limita a questa definizione del Sudario quale esempio di una fedele e inoppugnabile riproduzione di fattezze umane tramandate attraverso ai secoli.

Ma la scoperta di tale eccezionale aspetto del documento, vera e propria « fotografia » del Cristo, è dovuta a sua volta — come è noto —

proprio al procedimento fotografico che l'ha inaspettatamente rivelato agli occhi dei fedeli nel 1898.

Molto si è parlato della prima fotografia della Sindone eseguita dall'Avv. Secondo Pia nel maggio 1898 e se ne parla ancora per la importanza che essa ha avuto nella conoscenza e nello studio della Reliquia.

Non sarebbe certamente facile ripetere tutte le discussioni che essa ha originato, discussioni accese e spesso aspre, passate poi dall'argomento strettamente tecnico-fotografico a quello storico-scientifico ben più ampio e impegnativo.

Ci pare di un certo interesse riassumere qui le vicende, diremmo la « cronaca », di quell'avvenimento — la prima fotografia della Reliquia — illustrandole con qualche documento e con qualche particolare desunto da appunti lasciati dall'autore della fotografia od appreso dalla viva voce del fortunato fotografo.

Ciò può apparire utile in quanto delle circostanze in cui avvenne la fotografia del 1898 è stato scritto assai brevemente, sulle tracce di sommarie informazioni giornalistiche frammentarie e in qualche punto anche inesatte, come vedremo.

Fondamentalmente importante al riguardo — sia pure nella sua brevità — è lo scritto dello stesso Avv. Secondo Pia, riportato nel volume di Arthur Loth *La Photographie du Saint Suaire de Turin - Paris-Librairie Oudin* (s.d. ma 1907), scritto intitolato « Mémoire sur la reproduction photographique du Saint Suaire de Turin ». Lo scritto del Pia venne poi integralmente riprodotto nel volume di René Colson *Le portrait du Crist* (Librairie Oudin 1914).

Nella « Memoria » del Pia vengono esposti i particolari del lavoro eseguito nella notte del 28 maggio 1898. L'opera del Loth e quella del Colson sono ormai introvabili e quindi queste fonti di informazioni sono venute praticamente meno; sarà interessante quindi riprodurre in appendice la « Memoria » del Pia nel testo italiano, quello che ha servito come base alla traduzione francese riprodotta dal Loth, con l'avvertenza « M. le chevalier Secondo Pia a bien voulu rédiger son memoire en français; nous la donnons intégralement dans son texte ».

Cercheremo qui di integrare tale sommaria relazione, arricchendola di qualche notizia senza intendere di modificarne il contenuto che ha, per la sua fonte, carattere di documento autentico e definitivo.

Ed è a dolersi che l'Avv. Pia non abbia potuto portare a termine un lavoro che vagheggiava e per il quale andava raccogliendo materiale ed appunti, quello di uno studio sulla S. Sindone che riassume le varie opinioni e le discussioni sorte dopo la prima fotografia.

In tale studio egli avrebbe certamente sviluppato ed arricchito la breve « Memoria » pubblicata ed avrebbe certamente fornito un quadro, ben più completo e organico di quello che non ci sia ora possibile delineare, delle circostanze e dei fatti che accompagnarono la sua opera di primo fotografo della S. Sindone.

* * *

È noto che l'occasione per tentare la fotografia venne offerta dall'Ostensione della Sindone che doveva aversi nei primi mesi del 1898, in coincidenza con un avvenimento di particolare importanza e solennità quale l'esposizione di Arte Sacra a Torino.

Come sorse l'idea di riprodurre mediante la fotografia la Sindone? Sono state dette al riguardo alcune inesattezze, soprattutto al tempo in cui la fotografia venne eseguita. Sarà di qualche interesse chiarire come si svolsero i fatti anche se la questione è andata ora evidentemente perdendo importanza.

L'Avv. Pia era membro della Commissione per la Esposizione di Arte Sacra e — per la sua particolare competenza — curava la ricerca e la scelta degli oggetti più pregevoli da esporre. Era quindi al corrente del programma di tutte le manifestazioni e dei possibili loro sviluppi, era legato da particolare amicizia al Barone Antonio Manno, Presidente del Comitato Esecutivo della Esposizione ed inoltre da circa un ventennio svolgeva la sua appassionata opera di dilettante fotografo raccogliendo un'ampia documentazione fotografica dei monumenti antichi e delle testimonianze dell'Arte Piemontese. Era quindi facile ch'egli rivolgesse il suo interesse, non solo di studioso ma anche di fotografo, a documenti di alto valore storico e religioso legati alla vita del Piemonte e non per sole ragioni artistiche.

Il Pia parlò dunque agli altri membri del Comitato e particolarmente al Barone Manno, dell'importanza che poteva avere la fotografia della Reliquia per la divulgazione della conoscenza di questa (celata per lunghissimi periodi alla vista dei fedeli) e quindi per l'impulso che la divozione ad essa poteva ottenere.

È d'altra parte immaginabile che analoga idea — quella di riprodurre la Reliquia a mezzo della fotografia — potesse facilmente sorgere in altre persone del Comitato e della Curia e che quindi anche da altre parti l'iniziativa fosse caldeggiata.

Il Pia tenne sempre però a sottolineare il carattere della sua iniziativa e dell'offerta avanzata di fotografare la Sindone *rinunziando* come confermava il 1° giugno 1898 in una lettera al Barone Manno, « *a qualsiasi diritto di proprietà artistica ed assumendo a mio carico ogni spesa da me fatta relativa a tale lavoro* » e assicurando « *nessuna partecipazione quindi nella speculazione che tale mio lavoro potesse ad altri suggerire* ».

Il Barone Manno, quale membro della Consulta Araldica, contava numerose conoscenze a Corte ed era la persona più adatta a svolgere un prudente e riservato sondaggio per conoscere quello che poteva essere il pensiero del Sovrano di fronte ad una richiesta di fotografare la Sindone, Reliquia di proprietà della Real Casa. Al Manno si affiancarono anche altri membri della Commissione.

Non si creda che l'idea sia stata subito accolta allora con quel favore

che oggi parrebbe più che naturale: serie resistenze si ebbero invece e da varie parti.

Non si trattava di ostilità preconcepite e per allora ingiustificate: ci si deve rifare, per obbiettività, al modo di pensare della fine del secolo, quando la fotografia, ben conosciuta ormai da anni, ma entrata da poco tempo in una comune e diffusa applicazione pratica, era ancora guardata in certi ambienti con una qualche diffidenza, perchè poteva sembrare ad alcuni in contrasto, nella sua scientifica e fredda materialità di riproduzione, con quell'aura di divoto rispetto che doveva circondare oggetti di altissimo valore mistico e religioso. Ed ancor più poteva sorgere il timore che sulla riproduzione fotografica si intendesse impostare una qualunque speculazione di carattere commerciale, sfruttando l'interesse religioso della Reliquia per trarre un qualche guadagno dalla vendita delle fotografie.

Tutti questi timori si dovevano dimostrare infondati. E va il merito soprattutto al Barone Manno di aver fatto cadere le perplessità di alcuni. I primi cauti affidamenti avuti in via confidenziale nell'ambiente di Corte consentivano di avviare l'iniziativa su basi di concreta realizzazione.

La Commissione per l'Esposizione di Arte Sacra, provvedeva allora — siamo nell'aprile del 1898 — a costituire una speciale Sottocommissione per la fotografia « facendo assegnamento » come è detto in un invito ai partecipanti alla prima riunione di quella Sottocommissione, sul consenso di S. M. il Re e « desiderando che tale lavoro si faccia nel modo più conveniente e decoroso e risponda in pari tempo alle esigenze dell'arte e della scienza ».

A far parte della Sottocommissione erano chiamati oltre al Barone Manno ed all'Avv. Pia, il canonico Prof. Francesco Brielli, il Cav. Ing. Pucci, il prof. Ghirardi, l'avv. Cattaneo e il Cav. Mella.

* * *

Ottenuta dunque l'autorizzazione sovrana, che, come apparirà nelle notizie ufficiali, era stata accordata in considerazione della persona cui era affidato il compito di eseguire la fotografia ed in considerazione pure del dichiarato intento di evitare ogni speculazione commerciale, risultava superata una prima difficoltà che pareva all'inizio insormontabile.

Dovevano essere ora studiati dall'Avv. Pia gli accorgimenti tecnici per ottenere i migliori possibili risultati.

Vari ostacoli si presentavano al fotografo, e di essi il Pia ebbe spesso a parlare con quanti gli chiedevano i particolari del suo lavoro e di essi fa cenno sulla sua « Memoria ». Vi era innanzitutto l'incognita rappresentata dalle caratteristiche speciali dell'oggetto da riprodurre, oggetto sottratto alla vista dei fedeli da un trentennio e cioè dall'ultima Ostensione che risaliva al 1868. Le testimonianze di coloro che avevano avuto allora la ventura di osservare la Reliquia erano incerte e persino

contraddittorie: per lo più si trattava di persone che avevano osservato il Sacro Lenzuolo a notevole distanza ed in condizioni di illuminazioni non sempre favorevoli.

Rimanevano le testimonianze del Clero che aveva più d'avvicino contemplato la Sindone, vi era ad esempio, tra i più recenti allora, il libriccino del Can. Chiuso (Tommaso Chiuso. La SS. Sindone di N. S. Gesù Cristo venerata nella Reale Cappella di Torino - Torino-Romano - 1885) che indicava, sia pur vagamente, al fotografo le caratteristiche dell'oggetto da riprodurre.

« Su di essa (S. Sindone) », scriveva il Chiuso: « il sangue divino e gli aromi o per puro effetto naturale o per operazione sovranaturale ritrassero la venerata effigie del Redentore del Mondo; su di essa, come chi scrive ebbe a osservare attentamente nell'ultima solenne esposizione del 1868, sono delineate le piaghe delle mani e dei piedi; vi spicca ancora di un colore roseo oscuro la ferita del costato; vi sono notate le punture fatte dalla corona di spine che cinse quella fronte sacrosanta, veggonsi i segni della barba e della capigliatura nazzarena dell'Uomo-Dio e porta impressa la figura intera del Corpo di Nostro Signore ».

Altra difficoltà che si presentava al fotografo era quella delle condizioni di luce nelle quali avrebbe potuto operare.

È da considerare che la fotografia della Reliquia doveva forzatamente avvenire alla luce artificiale in quanto era venuto a cessare l'uso di esporre la Sindone all'aperto e comunque, se anche la Reliquia fosse stata offerta alla vista della folla dei fedeli raccolti intorno al Duomo, la cerimonia si sarebbe svolta con troppa rapidità e in condizioni tali da non consentire certamente una accurata riproduzione fotografica.

Non rimaneva quindi al Pia che prepararsi ad affrontare la prova con il mezzo della luce artificiale.

Ma eravamo nel 1898 e non molta esperienza egli aveva potuto fare — come narrava — di riproduzioni alla luce elettrica dato anche il non elevato grado di sensibilità del materiale fotografico in uso. Le lampade ad arco usate allora per ottenere sorgenti luminose di particolare potenza davano spesso una illuminazione intermittente. Per le riproduzioni di documenti e anche per fotografie d'interni il Pia usava di solito la luce naturale servendosi, se del caso, nelle lunghissime pose richieste da infelici condizioni di illuminazione, di specchi opportunamente orientati per diffondere la poca luce che poteva giungere dall'esterno. Comunque l'Avv. Pia curò appositamente una serie di prove, raffrontando i risultati di fotografie ottenute alla luce naturale e quelli di fotografie ottenute con luce artificiale, ricavandone i rapporti ed i dati necessari.

Ancora due ostacoli si presentavano al fotografo, ostacoli dei quali egli non si nascondeva l'importanza nei giorni dei preparativi pieni di preoccupata ansietà, rappresentati dalla collocazione della Reliquia su di un altare, quindi a notevole altezza dal suolo e dal pochissimo tempo che sapeva essere posto a sua disposizione, non potendo il corso

delle cerimonie e l'orario della Ostensione subire modificazioni o interruzioni. Bisognava dunque collocare la macchina fotografica a sufficiente distanza dalla Reliquia su di un palco, a giusta altezza e ciò senza intralciare la visita dei fedeli.

L'Ostensione doveva avere inizio l'11 maggio ma le agitazioni operaie e gli scioperi scoppiati in molte città italiane nei giorni immediatamente precedenti a quella data consigliarono un rinvio. Finalmente la mattina del 25 maggio la cerimonia di apertura della triplice Cassa che racchiude la Sindone aveva luogo con sfarzo solenne. Una folla grandissima premeva alle porte del Duomo malgrado uno scrupoloso servizio d'ordine che dimostrava una perfetta organizzazione della manifestazione, studiata nei dettagli e sviluppata attraverso a itinerari distinti per il pubblico in genere e per i pellegrini in particolare, itinerari resi noti da molto tempo e che troviamo riprodotti nei giornali del tempo, accompagnati da esortazioni quali la seguente: « Il pubblico è pregato di attendere con pazienza e con calma il suo turno e di arrendersi agli inviti dei rappresentanti l'Autorità e le Commissioni ordinatrici, le quali, mentre hanno prese tutte le disposizioni per tutelare l'ordine e la sicurezza delle persone, mentre hanno previsto ed eliminato ogni pericolo d'incendio o di altro incidente, si affidano per il resto al senso ed alla civiltà del popolo piemontese ».

Nei giorni che precedettero l'inizio dell'Ostensione il Pia si informò delle misure della cornice che si stava predisponendo per l'Ostensione e cercò di sapere in quale esatta posizione quella cornice sarebbe stata collocata sull'altare, studiò gli orari della cerimonia iniziale e vide che tra la conclusione della cerimonia e l'apertura al pubblico del Duomo sarebbe intercorso un breve intervallo durante il quale egli poteva tentare una prima prova per orientarsi sul lavoro definitivo.

Fece costruire un apposito palco di sufficiente altezza (circa quattro metri dal pavimento) e sufficientemente solido per potervi collocare l'apparecchio fotografico che, se si tiene conto del grandissimo formato (cm. 50 x 60) non era certamente troppo maneggevole o leggero, nè si prestava ad essere facilmente montato. Un sistema di guide parallele permetteva di portare il palco alla giusta distanza dall'altare.

Il Pia ricordava l'impaziente attesa di quella giornata, quando la solennità della funzione di apertura dell'Ostensione, con lo sfarzo del suo cerimoniale, sembrava ricordargli in ogni momento l'importanza dell'assunto.

Venne il momento di poter operare — erano le ore 14 del 25 maggio — e mentre le altre difficoltà parevano felicemente superate, la difficoltà della illuminazione intermittente e diseguale si dimostrò insuperabile. Il Pia espose comunque una lastra che doveva servirgli di controllo e si riservò di operare dopo qualche giorno, studiando nel frattempo gli accorgimenti del caso.

La « Memoria » che il Pia scrisse per il Loth e che riportiamo in appendice ci dà i particolari, anche tecnici, del lavoro ripreso poi la sera del 28 maggio alle ore 21,30, degli accorgimenti studiati, delle nuove difficoltà che si presentarono per la differente intensità luminosa

dei fari e per la presenza del cristallo di protezione che nel frattempo era stato posto dinanzi alla Reliquia.

La « Memoria » non si sofferma però su di alcuni fatti che sono di dettaglio, ma che potevano avere importanza determinante sull'esito del lavoro. Così non accenna al fatto impreveduto che il ponte, predisposto sin dal 25 maggio e cioè dal giorno in cui era stata tentata la prima fotografia, resa impossibile dalla inadatta illuminazione, risultò inutilizzabile la sera del 28 maggio perchè quasi tutti i bulloni che ne assicuravano le varie parti erano stati asportati. Non è da credersi in un atto di volontaria ostilità — nè il Pia lo pensò mai — il fatto fu da attribuirsi piuttosto alla mancata sorveglianza nei tre giorni di Ostensione che erano intercorsi e che avevano portato migliaia di persone ad affollare il Duomo. Non tutti questi visitatori evidentemente si erano attenuti agli inviti delle autorità che — come vedemmo — si affidavano per un ordinato svolgimento delle cerimonie anche « al senso ed alla civiltà del popolo piemontese... ».

Comunque con circa un'ora sola di tempo a disposizione per compiere il suo lavoro e con i molti imprevisti che ancora si potevano presentare, questa sorpresa minacciò davvero di compromettere il risultato di tanta preparazione.

Doveva venire providenzialmente in aiuto al Pia ed al suo fedele aiutante di laboratorio Sartori, l'ufficiale addetto quella sera al servizio di ordine pubblico, il tenente Geom. Felice Fino che poneva a disposizione del Pia alcuni dei suoi uomini.

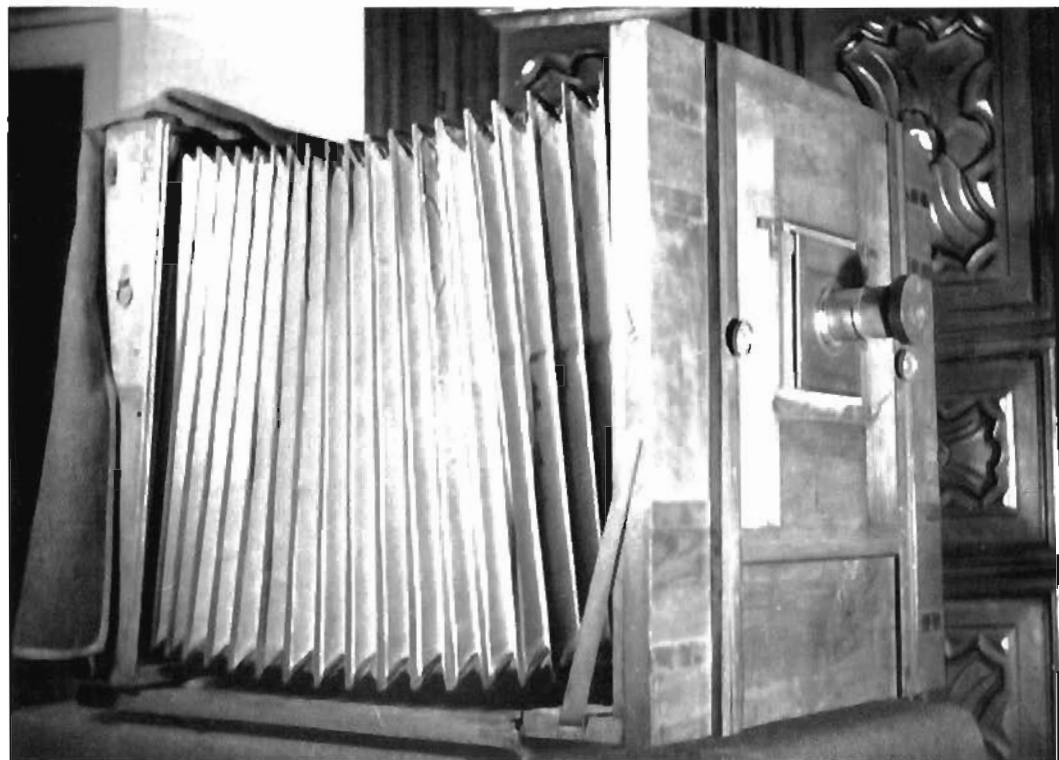
La stabilità del ponte veniva assicurata alla meglio e su di esso poteva essere collocato l'apparecchio fotografico.

Ma il tenente Fino doveva, pur senza lontanamente immaginarlo, dare ancora quella sera la sua indiretta collaborazione in favore della felice riuscita dell'impresa assunta dall'Avv. Pia.

Anche il ten. Fino era un fotografo dilettante e non si era lasciato sfuggire l'occasione di scattare almeno una fotografia dell'interno del Duomo e dell'altare. Questa fotografia di formato ridotto ed altra, pure ottenuta a titolo privato, dal Padre Gianmaria Sanna Solaro dovevano offrire in seguito — quando si erano cioè accese le polemiche sulla serietà del procedimento fotografico eseguito dal Pia — un validissimo argomento quale termine di raffronto sui risultati positivo-negativo della fotografia.

Dopo gli scritti del Sanna Solaro (*La S. Sindone che venera a Torino* - Torino, Bona 1901) e di Noguier de Malijay (*Le Saint Suaire de Turin* - Paris, Oudin 1902) che si appellano anche a queste minori ed occasionali riproduzioni dell'altare del Duomo e quindi della Sindone, le fotografie stesse furono, ai fini della difesa della piena serietà e riuscita della riproduzione del Pia, debitamente utilizzate dal Loth nel ricordato volume « *La Photographie du Saint Suaire de Turin* » (Paris 1907).

La « Memoria » dell'Avv. Pia non ricorda poi un'altra circostanza: l'inatteso errore di misura occorso nella costruzione della cornice destinata a ricevere la Sindone. Quando, spiegato il Sacro Lino,



L'apparecchio usato per la prima fotografia della SS. Sordani.

S. E. l'Arcivescovo nella fase preparatoria dell'Ostensione si accinse a collocare nella cornice la Sindone, si accorse che la cornice risultava di lunghezza insufficiente e non potè quindi che ripiegare parte del Lino. Quindi nella fotografia eseguita il 28 maggio 1898 rimasero in parte invisibili le tracce delle estremità inferiori, come lo rimasero allora agli occhi di tutti i fedeli che accorsero a venerare la Reliquia (1).

L'Avv. Pia si rammaricava che il brevissimo tempo avuto a disposizione la sera del 28 maggio 1898 non gli avesse consentito di eseguire, come si era ripromesso, anche alcune fotografie di dettaglio della SS. Sindone.

Con attento lavoro, grazie alla sua esperienza tecnica, poteva poi trarre dalla fotografia dell'intero Sudario vari ingrandimenti parziali e tra gli altri quell'ingrandimento del Sacro Volto che soprattutto apparve ed appare come un eccezionale e commovente documento di sofferenza e di maestà.

La « Memoria » dell'Avv. Pia accenna infine alla trepidazione ed alla emozione che accompagnarono la ripresa della fotografia, lo sviluppo dei negativi, la rivelazione inattesa del risultato.

Su questo argomento il Pia era sempre largo di particolari e di ricordi: così dell'attesa lunghissima nell'interno del Duomo contrapposta alla rapidità con la quale era trascorso il tempo a sua disposizione, così della corsa compiuta dal Duomo alla camera oscura attrezzata a tutto punto, così della sorpresa che lo colse quando, anzichè un'immagine negativa, vide apparire sulla lastra impressionata un positivo che andava delineando, come primi, i tratti di un volto sconosciuto, neppure immaginato all'esame delle imprecise impronte della Sindone. E la sorpresa fu tale, ricordava, che la grande e pesante lastra che egli

(1) L'errore derivò forse da incertezza sulla esatta misura del Sudario e comunque, ad evitare errori per l'avvenire, alla chiusura dell'Ostensione le misure della Sindone vennero ripetute come fa fede il seguente verbale, riportato dal Bassi (Carlo Bassi - Lo studio scientifico di Paul Vignon sulla S. Sindone di Torino - Firenze 1902):

« Torino - Cappella della SS. Sindone,

2 Giugno 1898 - ore 23,30

« Alla presenza di S.A.R. la Principessa Clotilde, di Monsignor Vescovo di Chambéry, « di Monsignore Anzino Cappellano Maggiore di S. M. il Re, ho preso le seguenti misure « sul Sacro Lino:

Misure del Sacro Lenzuolo

« Larghezza del solo lino	millimetri	1095
« compresi i due bordi di seta rosa	»	1155
« Lunghezza del solo lino	»	4345
« compresi i due bordi rossi	»	4395

Misure delle Sacre Impronte

« Altezza dell'Impronta di faccia	millimetri	1950
« Altezza dell'Impronta di dorso	»	2020
« Misure della Testa di faccia	»	205
« Distanza della rotola del ginocchio alla sommità del femore	»	540

In fede:

f.to Conte Gerolamo Oldofredi Tadini ».

aveva sollevato per meglio osservarne i tratti in trasparenza alla fioca luce rossa del laboratorio, per poco non gli sfuggiva di mano. Dopo giorni di attesa e dopo una intera giornata di tensione e di attività, la gioia di quel momento era rimasta incancellabile.

Su questo aspetto, perfino patetico, della vicenda si fermò il ricordo del Pia e di quanti lo circondavano ed ancora di quanti allora ed in seguito ne ascoltarono il racconto, rendendo evidente l'entusiasmo e l'impegno morale con il quale egli aveva saputo vivere quelle ore e portare a compimento la difficile impresa.

Non appena ultimato il delicato lavoro di sviluppo, compiuto nella stessa notte del 28 maggio, il Pia scriveva al Barone Manno, primo tra tutti, per annunziargli il felice esito della fotografia.

La lettera, che risente della fretta e della emozione di quei momenti, ricorda le « tante difficoltà e contrarietà indipendenti dal volere » di alcuno e parla della soddisfazione tratta, dall'autore, che non intendeva però, modestamente, attribuirsi « un merito superiore al reale ».

La notizia era subito diffusa dal Barone Manno tra le persone più qualificate. Si iniziavano quindi nei giorni seguenti le visite alla casa dell'Avv. Pia di studiosi e di religiosi, particolarmente interessati al sorprendente risultato della riproduzione e curiosi di osservare senza indugio la lastra originale.

Il Comitato Esecutivo dell'Esposizione di Arte Sacra poteva poi ufficialmente prendere visione del negativo il 18 giugno e da quella data la lastra veniva presentata in apposita sala dell'Esposizione.

* * *

Questi erano stati dunque i preparativi prima e, le varie vicissitudini poi, che avevano portato alla fotografia della Reliquia.

Ma tutto si era svolto con una relativa riservatezza e prima della presentazione del negativo alla Esposizione di Arte Sacra, solo un ristretto numero di persone era a conoscenza dei risultati della fotografia.

Il pubblico, il grande pubblico che attingeva le notizie dai giornali ignorava ancora l'avvenimento.

E' interessante scorrere qualche giornale del tempo.

Innanzitutto troviamo che « *Il Cittadino* » giornale clericale genovese, si ebbe un sequestro per avere deplorato in un suo articolo del 28 maggio 1898 che, in assenza del Re trattenuto a Roma da importanti affari di Stato, il Principe di Napoli non fosse presente alla cerimonia dell'esposizione della SS. Sindone.

Il processo per le pretese offese alle persone della Famiglia Reale portava però — ne dà notizia « *La Stampa* » del 15 giugno 1898 — alla assoluzione del gerente del « *Cittadino* ».

Sempre « *Il Cittadino* » del 1° luglio 1898 in un articolo di "Fuscolino" (il Marchese Filippo Crispolti) datato 30 maggio, mentre garbatamente faceva le più ampie meraviglie per il sequestro del giornale di

pochi giorni innanzi, spiegava come si fosse giunti a proteggere la Reliquia sotto vetro, ponendo quindi inaspettatamente il fotografo — noi aggiungiamo — dinanzi a una ben seria difficoltà. È inutile dire che di tale difficoltà evidentemente l'articolista non si poteva rendere alcun conto.

« In questa circostanza (della Ostensione) » scriveva il Crispolti « si è riveduta spessissimo a Torino dove ormai viene assai di rado, « la principessa Clotilde. Essa, che molti anni fa in ginocchio ricucì « sopra un nuovo drappo la Sacra Tela, sente d'esserne custode più « d'ogni altro. Nei giorni scorsi la sua gran preoccupazione era che i « raggi intensi dei riflettori elettrici potessero guastarla. E veramente « quando il primo giorno fu diretto sopra la reliquia un doppio fascio « di luce senza che nulla lo attenuasse, parecchi s'impensierirono, tanto « più che diciannove secoli sono passati sopra il tessuto, e sopra « i segni del Sangue Divino; e il non essere la reliquia esposta alla luce « e all'aria se non per poco tempo dopo intervalli d'anni ed anni, rende « molto delicato sia per l'integrità del Lino sia per la visibilità dei « segni il metterla in mostra. Difatti si vide subito la necessità di « smorzare un po' i raggi frapponendo cristalli smerigliati. Ma l'inten- « sità dei fasci era tale che parecchi vetri furono spezzati. Messi poi a « debita distanza dalla fonte luminosa resistettero e dettero alla luce « un tono assai più riposante. La Principessa insisteva con tutto ciò « perchè fosse messa sulla reliquia una lastra di cristallo. Ma di com- « piacerla in ciò non è stato ritenuto opportuno, sia perchè il cristallo « coi suoi riflessi avrebbe impedito la vista chiara della Tela, sia « perchè se esso non fosse stato perfettamente piano in tutti i punti, « poteva in alcuni far lente e accrescere in modo pericoloso la forza « dei raggi elettrici ».

« Torino 31 - P. S. La pia Principessa Clotilde ha vinto, la lastra « di vetro fatta venire da S. Godin è stata applicata. Essa è così piana « da togliere ogni pericolo e la vista non ne è impedita ».

Troviamo la prima notizia giornalistica della fotografia, in alcune righe del « *Corriere Nazionale* » scritte a chiusura di un articolo del 1° giugno 1898 riguardante la Sindone e le sue misure.

Informa l'articolista: « La fotografia è riuscita stupendamente ed ha una importanza eccezionale per la religione, la storia e la scienza. Ma di questo riparleremo prossimamente ».

L'argomento era ripreso il 13 giugno dal « *Cittadino* » di Genova in una corrispondenza da Torino del 12 giugno: in essa si accenna sommariamente alle difficoltà incontrate per eseguire la fotografia, ottenuta dall'Avv. Pia, « con apparecchi fatti venire a posta, con preparati di sua invenzione sensibili alla tinta giallastra della tela ».

E' interessante rilevare questa affermazione, del tutto gratuita se pure fatta certamente in buona fede, affermazione ripresa e ripetuta poi da altri giornali e contenuta in successive pubblicazioni. Anche se

smentito dalla realtà e dimostrato infondato, tale accenno a speciali manipolazioni chimiche sia nella preparazione delle lastre sia nel loro sviluppo, darà involontariamente lo spunto in seguito ad insinuazione sulla serietà del lavoro di riproduzione e servirà anche di base agli attacchi dei negatori dell'autenticità della Reliquia.

Maggiori e più esatti particolari dell'avvenimento venivano però forniti dal « *Corriere Nazionale* » del 14 giugno che si preoccupava anche di rettificare notizie inesatte ottenute da altri giornali di « seconda mano » attraverso a indiscrezioni. Il giornale sottolineava la grande importanza della fotografia: « Ora poichè l'indiscrezione è stata commessa non esistono più motivi per tacere i particolari di un fatto che tra poco diverrà avvenimento, tale da interessare tutta la Cristianità ».

E l'articolo non parlava più di « preparati speciali » ma ricordava soltanto gli « apparecchi perfezionati » che il fotografo aveva prescelto. L'articolo riportava uno dei primissimi giudizi sul risultato della fotografia espresso da « un insigne archeologo ed artista non facile a convincersi dell'autenticità della Sindone: O questa è la Sindone autentica o è un Dio che l'ha dipinta » — e concludeva annunciando che il « vetro originale » della fotografia sarebbe stato dopo pochi giorni esposto alla Mostra d'Arte Sacra e che le fotografie autenticate dal Comitato sarebbero state diffuse entro lo stesso mese di giugno.

Ma la notizia giornalistica di maggiore importanza e di maggiore rilievo — per l'autorità del periodico che la riportava — doveva essere quella dell'« *Osservatore Romano* » del 14-15 giugno 1898, pubblicata sotto questo titolo significativo « *Un fatto meraviglioso* ».

L'articolo conferma le difficoltà che si erano dovute superare per ottenere il consenso sovrano alla fotografia e ricorda come il Re Umberto « custode ereditario della Reliquia » avesse esitato a concedere il nulla osta alla fotografia « per paura che fosse usato a scopo di bassa speculazione ». E prosegue: « Lo concesse poi all'Avv. Secondo Pia, membro del Comitato dell'Arte Sacra, che si offerse di eseguire lui, a proprie spese, e senza altra vista che quella di render per mezzo del Comitato stesso un servizio alla pietà ed alla storia ».

L'articolo riporta poi i già noti ma sommi particolari dell'esecuzione della fotografia ottenuta con « macchine di prim'ordine », e con lastre preparate « con un sistema inventato dal Pia che le rendesse sensibile alla tinta giallastra del Sacro Lenzuolo ».

L'articolo dell'« *Osservatore Romano* » concludeva « La lastra esposta alla luce nella sua trasparenza fa un'impressione indicibile. Essa contiene una nuova e più mirabile Ostensione. Noi abbiamo veduto distintamente quale era il semblante del Redentore e siamo stati i primi a rivederlo dopo diciannove secoli, dopo che nessuno avrebbe osato concepire una simile speranza.

Diffondete quindi subito la straordinaria novella ».

La straordinaria novella non tardò difatti a diffondersi.

L'articolo dell'« *Osservatore Romano* » apparve riprodotto, in tutto od in parte, in decine di giornali non solo italiani ma può dirsi di tutto il mondo.

Per rimanere nel campo strettamente tecnico-fotografico è interessante ricordare che la notizia della fotografia della SS. Sindone veniva data per primo dal Prof. Namias sulla « *Rivista di fotografia* » Bollettino del Circolo fotografico lombardo del giugno 1898, informando che la fotografia era stata eseguita « alla luce di due lampade ad arco la cui illuminazione per essere determinata da correnti alternate, era tutt'altro che stabile » e giudicando che il negativo « visto nella sua luminosa trasparenza nell'ambiente scuro in cui è fatto vedere » aveva un'« azione suggestiva potentissima ».

* * *

Interesse vivissimo dunque da parte dei giornali di tutto il mondo. Non dovevano però mancare le prime voci discordanti, in un coro di consensi: sono le prime avvisaglie di quell'azione di critica e di negazione che doveva svilupparsi negli anni seguenti dando luogo poi alla ben nota polemica pro e contro l'autenticità della Sindone.

E crediamo che uno dei primi attacchi in ordine di tempo (interessante specialmente perchè condotto in una sede che si presentava qualificata) sia contenuto nella Rivista parigina « *Le Moniteur de la photographie* » (n. 18 del 15 settembre 1898).

In essa si parla (a pag. 285) de « Le saint Suaire, photographie mystérieuse » ricalcando una corrispondenza contenuta in altro periodico (« *Photo-Club* », pure di Parigi).

« Depuis quelques jours on s'occupe ici du cas extraordinaire auquel les gazettes romaines consacrent d'énormes notices. On sait qu'il s'agit d'une photographie d'un saint suaire... M. Pia, amateur distingué, avait commencé par préparer son négatif au moyen de certains agents chimiques non autrement spécifiés, puis, ayant dirigé sur la plaque de puissants réflecteurs électriques (!), il vit bientôt apparaître le visage, les mains et les jambes du Christ. Le correspondant romain de la Nouvelle Presse libre télégraphie à ce journal que la protographie montre parfaitement la face et les mains, et qu'elle accuse nettement la forme du corps.

Un protographe de Vienne, consulté sur la question, répond qu'on ne saurait émettre un avis avant d'avoir sous les yeux une des épreuves de M. Pia et avant d'être fixé exactement sur la méthode suivie par cet amateur. Il faudrait également être reinsegné sur les aptitudes et les connaissances scientifiques du susdit photographe romain. De plus, il y aurait intérêt à obtenir plusieurs négatifs du même objet. On verrait alors si le phénomène constaté sur le premier cliché de M. Pia se reproduit sur les autres plaques, et, dans ce cas seulement, on pourrait conclure qu'il ne s'agit point d'une image née fortuitement, ni d'une illusion optique. Tous les photographes tant soit peu experts savent que les clichés de beaucoup d'objets révèlent des détails que l'oeil n'a pu apercevoir sur l'objet même: tel est notamment le cas pour les

vieux parchemins dont la reproduction accuse souvent très clairement des passages effacés ou enlevés au grattoir. On pourrait donc admettre que, sur ce linceul, on aura peint, à une époque fort reculée, le corps du Christ avec les couleurs du temps, ou qu'on aura tracé les contours avec une matière tinctoriale, de manière que, dans le cours des siècles, la peinture ou le tracé a pu pâlir pour reparaître plus distinctement dans la reproduction photographique.

Tout cela est assez vague et n'éclaircit guère le mystère du suaire impressionné. Et ce qui rend encore plus suspect le phénomène reproduit par M. Pia, c'est que le linceul de Turin n'est pas le seul qui passe pour être authentique.

La "*Nouvelle Presse libre*" de Vicnne, qui s'occupe de l'événement, assure que les archéologues et les savants romains sont d'avis que sur l'étoffe, venue de Palestine en Italie au temps des croisades, on avait peint une double image du Christ, probablement en style byzantin, et que couleurs et contours de cette peinture se sont graduellement effacés, pour disparaître entièrement au cours des siècles; la photographie les a rendus au jour. Cette explication fort raisonnable enlève au phénomène une grande partie de son intérêt, et réduit la découverte de M. Pia à des proportions modestes. Toutefois, il faut s'attendre à ce qu'on versera encore beaucoup d'encre sur l'empreinte sacrée retrouvée dans la relique de Turin ».

Si intendeva dunque infirmare la serietà della fotografia, sollevando dubbi sulla regolarità del procedimento eseguito e — incidentalmente — sulla autenticità della stessa Reliquia.

Le dichiarazioni dell'autore della fotografia, di testimoni e di esperti e le relazioni di carattere tecnico-fotografico che seguirono esclusero fin d'allora ogni possibilità di dubbio sulla perfetta regolarità e serietà del procedimento usato per ottenere la riproduzione della Sindone.

Oggi poi, avuta irrefutabile conferma della piena riuscita della fotografia e della regolarità del procedimento usato nel 1898, attraverso al felicissimo esito della seconda fotografia del Comm. Enrie del 1931, possiamo evidentemente considerare del tutto superate quelle affermazioni, avendo il tempo ormai fatto giustizia.

In un punto solo chi scriveva nel 1898 su quella fotografia per lui misteriosa, ha saputo essere buon profeta, nel prevedere cioè che sull'argomento della fotografia e soprattutto della autenticità della Reliquia, si sarebbero versati fiumi di inchiostro.

E non può negarsi davvero che sia stato così.

Questa prima avisaglia critica sulla fotografia e di riflesso sull'autenticità della Reliquia, doveva essere seguita, come è noto, da tutta quella campagna di negazione che capeggiata dallo Chevalier, dal De Mély e dal Donnadieu doveva trovare nel Vignon, nel Loth, nel Sanna-Solaro e in molti altri i suoi avversari più preparati.

Mentre questa campagna si sviluppava (e portava anzi l'opinione pubblica a credere persino in una definitiva vittoria di essa come fanno fede alcuni giornali del tempo) sorgeva nell'Avv. Pia il desiderio di

consacrare in un atto ufficiale e autentico i termini nei quali la sua opera si era svolta. Egli era rimasto amareggiato e sorpreso insieme per la preconcepita ostilità dimostrata da alcuni, per i dubbi sollevati, pur senza prove concrete, sulla regolarità e serietà della sua opera di fotografo. E ritenne, d'accordo con il Barone Manno, di far redigere un atto di notorietà, raccogliendo le testimonianze di persone degne di ogni fede e che — per essere state presenti nel corso del suo lavoro — erano in grado di attestarne i vari momenti, le modalità e le circostanze nelle quali si era svolto.

Si è avuto così l'atto due marzo 1901 rogato dal notaio Giuseppe Cantù, coll'assistenza del notaio Apostolico Canonico Giuseppe Corno, Cancelliere Arcivescovile. Per mezzo di tale documento (che riportiamo in appendice) richiesto formalmente dal Barone Manno quale Presidente del Comitato Esecutivo dell'Esposizione di Arte Sacra, cinque testimoni oculari (e precisamente tre Canonici del Duomo, il Ten. Fino e il signor Giuseppe Sartori esperto in fotografia) ebbero ad attestare le varie fasi della riproduzione fotografica e le modalità di esecuzione escludendo infine che altre fotografie fossero state eseguite « per trasparenza ed in qualsiasi altro modo diverso da quello accennato, non essendo la Santa Reliquia mai stata rimossa dalla sua cornice e dal cristallo che la custodiva ».

Quest'ultima precisazione aveva grande importanza perchè veniva a smentire tutte quelle illazioni di pretesi trucchi fotografici che i detrattori della autenticità della Reliquia andavano sviluppando e che il Pia ricorda al termine della sua « Memoria ». Copia del rogito Cantù veniva trasmessa a Roma e depositata presso il Ministero competente.

Se anche l'intento e la natura di questo breve scritto non sono tali da consentire una disamina attenta e soprattutto scientificamente qualificata delle critiche mosse alla fotografia e della spiegazione che studiosi hanno dato dei vari segni e dei fenomeni chimici che si potevano riscontrare sul Sacro Lenzuolo grazie allo studio della fotografia, può avere indubbio interesse il parere redatto dal Prof. Dott. Benedetto Porro, Direttore del Laboratorio di Chimica Analitica dell'Università di Torino, al quale l'Avv. Pia si era rivolto per avere un obiettivo e spassionato giudizio sulla fotografia che dava allora luogo a tante discussioni.

Riportiamo in appendice il quesito posto dall'Avv. Pia al Prof. Porro con la lettera 28 febbraio 1901, che è interessante perchè già contiene quei particolari tecnici del lavoro svolto che saranno poi quasi testualmente ripetuti nella « Memoria » pubblicata dal Loth.

Sempre in appendice, a tale lettera fa seguito il parere del Prof. Porro, datato 11 marzo 1901, e che per il suo contenuto avrà certamente contribuito agli studi sull'argomento svolti in quegli anni ma che non sappiamo se sia già stato pubblicato integralmente.

E lo riportiamo per il valore documentario che esso può avere.

* * *

Come si è detto, qualche mese prima dell'Ostensione era stata costituita una « Commissione per la Fotografia della SS. Sindone ».

Mentre la parte propriamente tecnica e fotografica era lasciata alla cura dell'Avv. Pia (che si era assunti ogni responsabilità ed ogni onere per quel lavoro) la Commissione aveva curato la parte divulgativa che si era rilevata assai utile dato l'interesse destato dalla fotografia. L'opera della Commissione, doveva però ben presto concludersi perchè nata in occasione della Esposizione dell'Arte Sacra, doveva con il venir meno di quella Esposizione, cessare a sua volta ogni attività.

Una lettera del 20 gennaio 1899 del Ministero della Real Casa precisava:

« Il sig. Presidente il Comitato Esecutivo per l'Esposizione di Arte « Sacra, il solo col quale la R. Casa abbia avuto rapporti ufficiali, « nel partecipare il prossimo scioglimento del Comitato stesso, chiedeva « quali fossero in seguito le intenzioni del Re per la fotografia della « Sacra Reliquia; Sua Maestà ha creduto stabilire che, dopo avvenuto « lo scioglimento del Comitato in discorso, rimanesse affidata all'antico « Presidente la cura della nota fotografia per tutto il 1899, perchè si « potessero soddisfare ancora le eventuali richieste di quel religioso « ricordo. Al termine di detto anno S. M. il Re, riservava far conoscere « le sue ulteriori decisioni, disponendo intanto che il frutto della foto- « grafia, fosse devoluto a colmare le eventuali lacune nel bilancio « della Esposizione di Arte Sacra, ed erogato quindi in opere di « carità la somma che risultasse in eccedenza ».

Poichè non era possibile troncare la diffusione della fotografia della Sindone — e d'altra parte la Real Casa era favorevole — si costituì nel 1899 l'« Opera di Beneficenza della fotografia della SS. Sindone ». Di questa Commissione, cui si deve soprattutto la piena diffusione della fotografia in ogni paese, fecero parte il Barone Manno, l'Avv. Pia ed il Cav. Domenico Marchis. Quest'ultimo, per la sua particolare preparazione amministrativa e contabile era in grado di ben organizzare la vendita delle fotografie. Il lavoro del nuovo organismo, si dimostrò importantissimo e risultò frutto della piena e cordiale collaborazione dei suoi componenti, legati tra di loro dalla stessa sincera e disinteressata volontà di operare per una sempre maggiore conoscenza della Sindone. E l'Avv. Pia già unito da tempo da rapporti di amicizia con il Barone Manno, poté in quell'occasione legarsi con pari cordialità al Cav. Marchis di cui apprezzava e ricordava la dirittura e la capacità.

Successivamente — devoluti tutti i proventi netti ad opere benefiche — anche questa Commissione cessò di funzionare e la diffusione della fotografia rimase affidata alle Opere Salesiane ed a loro favore.

L'Avv. Pia, come si è detto aveva rinunciato a fine di beneficenza ad ogni diritto e partecipazione di utili che potessero competergli quale autore della fotografia.

La Real Casa per parte sua aveva fatto iscrivere presso la Prefettura di Torino dichiarazioni di riserva di diritti « spettanti agli autori delle opere dell'ingegno » sia per la riproduzione delle fotografie dell'intera Sindone sia per quella degli ingrandimenti del Sacro Volto, che dovevano essere diffuse « coll'approvazione di S. E. il Cardinale Arcivescovo di Torino e coll'autentica del Presidente del Comitato Esecutivo di Arte Sacra ».

Difatti le fotografie della Sindone recavano, a garanzia dell'autenticità, la seguente intestazione « Centenari religiosi ed artistici del Piemonte nel 1898. La Santa Sindone di N.S.G.C. dalla fotografia dell'insigne Reliquia tratta durante la sua solenne Ostensione nella Chiesa Metropolitana di Torino dal 25 maggio al 2 giugno 1898 ». Inoltre contenevano in calce la riproduzione del sigillo arcivescovile con « visto si approva: Agostino (Richelmy) Arcivescovo di Torino » e la riproduzione del timbro ufficiale dell'Esposizione di Arte Sacra con « visto per l'autenticità. Il Presidente del Comitato Esecutivo Antonio Manno ».

La riproduzione del Sacro Volto conteneva inoltre questa indicazione « Ingrandimento senza ritocchi della fotografia della SS. Sindone (Ostensione 25 maggio - 2 giugno 1898) » seguita sempre dai visti di approvazione e di autenticità del Cardinale Richelmy e del Barone Manno.

* * *

Il Museo della Sindone, testè abbellito e riordinato grazie alla attenta cura del Centro Internazionale di Sindonologia di Torino, raccoglie e conserva ora, tra altri cimeli, un negativo originale della prima fotografia della Sindone. Quella lastra cioè che, impressionata il 28 maggio 1898, ha consentito di riprodurre e diffondere nel mondo per la prima volta l'immagine del Sudario e quindi del Redentore, lastra ottenuta in quella lontana agitata notte di lavoro da un volenteroso fotografo posto dinanzi a responsabilità ed a ostacoli che oggi ben possiamo misurare.

Il negativo con altri documenti poté essere conservato e salvato, malgrado le vicissitudini dello sffollamento negli anni di guerra e la apposita cassa sigillata che lo conteneva passò senza danno da un rifugio all'altro.

Aver oggi assicurato in tal modo la definitiva conservazione del negativo nella sua sede più adatta risponde certamente a quella che è stata sempre la volontà dell'autore.

Pur nel molto interesse che poneva a tutti i vari aspetti della sua attività di oltre un cinquantennio nell'arte fotografica e nello studio dell'arte piemontese, l'Avv. Pia ebbe della fotografia della SS. Sindone un ricordo incancellabile. Come incancellabile era ancora per lui il

ricordo dell'interesse dimostrato da tante persone, umili od altolocate e di ogni credenza, per il suo lavoro.

Tra l'altro aveva impressi nella memoria ed amava narrare i particolari delle speciali udienze concessegli prima da S. Santità Leone XIII e poi, nel febbraio del 1923, da S.S. Papa Pio XI. In quest'ultima occasione il Pia fece omaggio a S. Santità della fotografia della Reliquia e il Pontefice, tratto dalla sua biblioteca un disegno del Sacro Volto, aveva voluto confrontarlo con le fotografie, rilevando le essenziali indiscutibili differenze che vi si potevano riscontrare. E quando Paul Vignon, dopo la Ostensione del 1931, si recò dal Pontefice e gli illustrò i suoi nuovi studi, Sua Santità ebbe a ricordare (come lo stesso Vignon volle cortesemente riferire al Pia), la visita del primo fotografo e i vari argomenti allora trattati e che trovavano conferma nel risultato delle riproduzioni fotografiche eseguite in occasione della nuova Ostensione.

Padre Zampieri aveva voluto un giorno chiamare il Pia il « fotografo di Gesù Cristo » e questa definizione era stata accolta dal Pia come il migliore premio del suo lavoro.

Crediamo, per questo, che le più aderenti parole che siano state dette in memoria del primo fotografo della Sindone, siano poste a chiusura dell'articolo che l'« Osservatore Romano » scriveva nel 1941, annunciando che egli aveva conclusa la sua giornata terrena: « E' dunque al Pia — che poi illustrò la sua scoperta al Sommo Pontefice Leone XIII — che si deve l'orientamento della attuale valutazione della preziosa Reliquia. L'Avv. Secondo Pia mancato a 86 anni è ora salito a contemplare Colui di cui studiò con tanta passione e amore le divine impronte ».

DOCUMENTI

I.

MEMORIA

sulla riproduzione fotografica della Santissima Sindone di Torino eseguita la sera del 28 maggio 1898.

Al Sig. Prof. Arthur Loth,

Nel maggio 1898, avvicinandosi la data della solenne Ostensione della Santissima Sindone, si pensò di fotografare la Reliquia.

Mi offerii di eseguire quel lavoro, a mie totali spese e con la rinuncia ad ogni proprietà artistica.

Questa proposta, per l'autorevole appoggio del Barone Antonio Manno che mi onora della sua amicizia, fu benevolmente accolta dal nostro Sovrano S. M. Umberto che si degnò di concedere a me solo la speciale autorizzazione.

Grande e viva fu la mia preoccupazione, specialmente perchè si trattava di eseguire la fotografia di un soggetto che non avevo mai avuto modo di vedere. A detta di coloro che l'avevano contemplata durante le precedenti Ostensioni, la S. Sindone non presentava che impronte molto deboli. Si aggiungevano le incognite rappresentate dalla illuminazione e dalle condizioni nelle quali avrei potuto operare. In realtà le difficoltà che si presentarono furono considerevoli.

Innanzi tutto feci costruire un apposito palco dinanzi all'altare sul quale era esposta la Santa Reliquia e vi collocai un apparecchio fotografico del formato cm. 50 x 60. Tentai la prima prova la sera del 25 maggio, primo giorno dell'Ostensione, ma un ostacolo molto serio si presentò al mio lavoro a causa della illuminazione. Questa era costituita da due fari elettrici collocati di fronte all'altare ed ai lati del palco, che concentravano i loro raggi in modo tale da rendere ineguale l'illuminazione sulla superficie della Reliquia. Cercai allora di rimediare a questo inconveniente ponendo due vetri smerigliati dinanzi ai proiettori, per ottenere una luce più diffusa e uniforme, ma il calore prodotto dalle sorgenti luminose (l'una della potenza di 1000 e l'altra di 950 candele) dopo soli cinque minuti dalla prima posa provocò la rottura dei vetri.

Dovendosi ormai aprire il Duomo alla folla giustamente impaziente, ho dovuto rimandare il mio lavoro, ad altro giorno.

Nel frattempo ho fatto applicare ai due proiettori altro vetro smerigliato, alla distanza di m. 1,50 per impedirne la rottura ed ho ripreso il mio lavoro alle ore 21,30 del 28 maggio.

Ma anche questa volta vi furono nuovi contrattempi.

Nel corso di quei tre giorni era stato posto dinanzi alla S. S. Sindone un cristallo per proteggerla dalla polvere e ciò rese ancor più difficile il mio lavoro. Ho dovuto — tra l'altro — portare il palco e l'apparecchio fotografico a maggior distanza e cioè ad otto metri dall'altare, perchè i fari e gl'addobbi della chiesa si riflettevano sul cristallo.

Un non minore ostacolo fu rappresentato dalla instabilità di tensione della corrente elettrica, perchè la esposizione della lastra doveva essere necessaria-

mente lunga e mi occorreva luce costante e senza interruzioni. Ho però trovato cortese ed efficace aiuto nella persona addetta a quel servizio e fu possibile ottenere quanto mi occorreva.

E' a deplorarsi tuttavia che i due fari, alimentati da correnti prodotte da due diverse centrali, non avessero uguale intensità luminosa e cioè — come già si è detto — uno fosse di 1000 candele e l'altro solo di 950, come può rilevarsi dall'esame della fotografia.

Tutti questi particolari trovano conferma in un atto redatto dal Notaio Cav. Giuseppe Cantù di Torino, sottoscritto da testimoni e del quale già si è parlato in qualche pubblicazione.

Ho esposto due lastre cm. 50 × 60, una con posa di 14 minuti e l'altra con posa di 20 minuti, usando obbiettivo Voigtlander con diaframma di due millimetri. Ho collocato dinanzi all'obbiettivo uno schermo giallo assai tenue usando lastre ortocromatiche della casa «Edward» sviluppate in una soluzione normale di ossalato ferroso, senza alcuna speciale preparazione chimica che potesse alterare in qualche modo l'abituale risultato dello sviluppo.

Chiuso nella camera oscura, tutto intento al mio lavoro ho provato una emozione fortissima quando durante lo sviluppo ho visto per primo apparire sulla lastra il Sacro Volto, con tanta evidenza che ne rimasi stupito ed insieme lieto poiché potevo da quel momento avere la sicurezza del buon esito della mia impresa.

In seguito curai il fissaggio della lastra in una soluzione di iposolfito di soda.

Risulta evidente, da quanto esposto, che non ho mai avuta la pretesa di «inventare» alcun metodo speciale nè di usare trucchi, come alcuni vorrebbero far credere. Può essermi stata molto utile invece la mia lunga pratica — sia pure di dilettante — nella riproduzione di dipinti e di oggetti colorati, molto spesso in cattive condizioni di illuminazione che rendevano necessaria una notevole esposizione.

Posso anche assicurare sul mio onore che nè i negativi o lastre originali nè le successive riproduzioni destinate alla stampa vennero in alcun modo ritoccate. In appoggio a tale mia categorica dichiarazione potrei presentare la testimonianza di varie persone che, interessandosi benevolmente al mio lavoro, ebbero occasione di osservare i negativi originali il giorno dopo la loro impressione.

Si è detto anche che la fotografia è stata eseguita «per trasparenza» ma questa osservazione non ha alcun fondamento perchè tutti sanno che la Santissima Sindone, per le sue cattive condizioni di conservazione, dovute all'opera del tempo ed a vari infortuni, è foderata con un drappo di seta rossa che non consente alcuna trasparenza.

Per dare una spiegazione a tutti i costi, si è voluto far derivare il risultato «positivo» delle lastre da una «sovraesposizione» prodotta da un inatteso fenomeno chimico o da qualche speciale procedimento durante lo sviluppo.

A parte quanto ho dichiarato circa il normale procedimento di sviluppo da me seguito, l'osservazione della «sovraesposizione» è assai chiaramente smentita dalla prima fotografia originale eseguita per prova e della quale invio copia alla S. V. In questa fotografia oltre alla S. S. Sindone risulta riprodotta anche la cornice ed una parte dell'altare sul quale era esposta la Reliquia. Ora è evidentissimo che se si fosse verificata una «sovraesposizione» della lastra, anche i due angeli posti ai lati, avrebbero dovuto apparire in «positivo» come la S. S. Sindone, cioè bianchi e quindi risultare neri dopo la stampa, non potendosi ammettere che la «sovraesposizione» si sia verificata solo in una parte della lastra fotografica.

Alcuni noti studiosi di chimica fotografica sono giunti senz'altro a conclusioni circa la durata della posa che avrebbe dovuta essere usata, senza conoscere, prima di pronunziarsi, di quale illuminazione disponevo, quali fossero l'obbiettivo e l'apertura usati, se avessi usato o meno lo schermo giallo, quali fossero la qualità e la sensibilità delle lastre e soprattutto quali speciali difficoltà presentasse la riproduzione fotografica della Santa Sindone, scopo del mio lavoro.

Eccole dunque, Egregio Signore, la mia relazione, in brevi, semplici e sincere parole, sul modo con il quale ho potuto portare a termine un'opera tanto importante.

Confido che le mie leali dichiarazioni possano distruggere tutte le ipotesi che si è creduto di fare e che Ella ed altri esperti, hanno saputo egregiamente combattere dimostrandone l'infondatezza e difendendo insieme l'onestà che ha ispirato il mio lavoro, onestà messa in dubbio con tanta leggerezza anche da persone che, per il loro indiscutibile valore, avrebbero dovuto dimostrare maggior prudenza nei loro giudizi.

La migliore ricompensa al mio lavoro è il successo ottenuto e, più ancora, l'aver suscitato discussioni così importanti intorno alla nostra Santa Reliquia.

Torino, 29 giugno 1907

f.to Avv. Secondo Pia

II.

Repertorio N. 6815

ATTO DI NOTORIETA'

Regnando Vittorio Emanuele III

per grazia di Dio e volontà della Nazione Re d'Italia

L'anno del Signore millenovecentouno addì due Marzo in Torino nel mio Studio nel Palazzo De Margherita, via Venti Settembre n. 40, piano nobile.

Davanti me Cav.re Giuseppe Cantù Regio Notajo alla residenza di Torino inscritto presso il Consiglio Notarile di Torino ed in presenza degli infrascritti testimoni aventi tutti i requisiti di legge.

Coll'assistenza del Notajo Apostolico R.mo Signor Canonico Giuseppe Corno del fu Antonio nato a Moriondo Torinese e qui residente, Cancelliere Arcivescovile.

Sono personalmente comparsi i Signori:

SORASIO Teologo Michele fu Matteo nato a Caramagna, Canonico Arciprete della Metropolitana di Torino;

VERLUCCA Teologo Collegiato Giovan Battista, Professore del Seminario Metropolitano di Torino, Canonico Penitenziere della stessa Metropolitana, fu Silvestro 1/1;

BRIELLI Teologo Collegiato Francesco fu Giuseppe nato a Tromello, Professore nel Seminario Metropolitano, Canonico onorario;

FINO Tenente Felice di Luigi, nato a Torino, geometra;

SARTORI Giuseppe fu Carlo nato a Bedonia, benestante, tutti residenti in Torino, di mia conoscenza, i quali, testimoni oculari, attestano:

Che nella notte del ventotto maggio milleottocentonovantotto e specialmente alle ore nove e mezzo pomeridiane (ore ventuna e mezza) il Signor Avvocato Secondo PIA fu Avvocato Giuseppe, domiciliato in Torino, com'era stato concertato dietro consentimento Sovrano partecipato dall'ill.mo Barone Antonio Manno del fu Barone Giuseppe, qui nato e domiciliato, Presidente del Comitato Esecutivo per l'Esposizione d'Arte Sacra seguita in Torino nello stesso anno milleottocentonovantotto, qui pur presente come richiedente quest'atto, si accinse a fotografare il Santo Lenzuolo detto S.ma Sindone di Nostro Signor Gesù Cristo.

A tale effetto fu costruito un apposito palco alla distanza di otto metri e dirimpetto all'altare maggiore, sul quale stava esposta la Sacra Reliquia dietro a cristallo, entro a cornice.

Sul detto palco l'Avvocato Pia collocò la sua macchina fotografica del formato cinquanta per sessanta (50 × 60), la Sacra Reliquia era illuminata da due fari elettrici i quali ciascun con proprio riflettore mascherato da schermi di vetro smerigliato, erano collocati di fronte e lateralmente alla S. Reliquia ed alla distanza di circa metri dieci dalla medesima, e coll'avvertenza che quello collocato in cornu evangelii aveva una potenza luminosa superiore di cinquanta candele a quello opposto, come si vede chiaramente dal clichè fotografico.

Accintosi all'operazione eseguì l'Avvocato Pia due pose, una di quattordici minuti primi e l'altra di venti minuti primi.

Si esclude in modo assoluto che stansi prese negative per trasparenza od in qualsiasi altro modo diverso da quello suaccennato, non essendo la Santa Reliquia mai stata rimossa dalla sua cornice e dal cristallo che la custodiva.

Del che richiesto io Regio Notajo do atto nel presente per mia cura redatto e scritto di cui dò lettura a chiara voce al richiedente e deponente in presenza dei testimoni Signori Ganna Dottor Costantino di Alberto nato a Torino e Riva Costanzo fu Nicola nato a Pieve Scalenghe, impiegato privato, residenti in Torino, atto che i Comparenti sulla mia interpellanza dichiarano conforme alla loro volontà.

Si contiene su pagine scritte quattro d'un foglio. In originale firmati

Can.co Giuseppe Corno

Can.co Michele Sorasio Arciprete

Can.co Giov. Battista Verlucca, Penitenziere

Can. Francesco Brielli

Ten. Fino Felice Geometra

Sartori Giuseppe

Antonio Manno

Dott. Costantino Ganna teste

Riva Costanzo teste

Giuseppe Cantù R° Notajo

Tenor di registrazione

Registrato a Torino li 8 Marzo 1901 - Reg. 315 fog. 194 n. 3967 con L.1,20 fede Florio.

1/1 nato in Lanzo, ut supra. Si approva la postilla. Levata di pugno di persona a me fida ad uso del Sig. Barone Manno dall'originale, collazionato concorda. Torino 11 Marzo 1901.

Giuseppe Cantù Notajo

V° si legalizza la firma del Notajo Cantù alla residenza di Torino.
Torino, 30 marzo 1901.

p. Il Cancelliere

f.to E. Moro

p. Il Presidente del Trib. Civ. e Pen.

(illeggibile)

III.

QUESITO DELL'AVV. PIA AL PROF. DOTT. BENEDETTO PORRO

Torino, 28 - 2 - 1901

Chiarissimo Sig. Dott. Cav. Benedetto PORRO

TORINO

Nello scorso anno 1900 si ebbero interessanti discussioni intorno alla SS. Sindone di Torino specialmente ad opere di Arturo Loth e del Canonico Ulisse Chevalier; queste discussioni trassero origine dalla riproduzione fotografica che per speciale autorizzazione Sovrana ebbi l'alto onore di eseguire, durante la ostensione del 1898.

In tali discussioni si è cercato di affacciare l'ipotesi di speciali sistemi di riproduzione che sarebbero stati adoperati.

A togliere qualsiasi dubbio circa la serietà con la quale venne da me eseguita la riproduzione, reputo sia mio dovere, per amore di verità, rendere di pubblica ragione il resoconto minuto del modo in cui il mio lavoro si è svolto. Desidererei quindi che Ella sig. Professore (che ebbe occasione di seguire con tanto benevolo interesse la mia opera) prendesse conoscenza di quanto ora Le esporrò e lo ponesse in relazione con gli scritti del Prof. Arturo Loth e del Canonico Ulisse Chevalier favorendomi il suo parere in proposito.

Per la riproduzione fotografica della S.S. Sindone venne costruito, di fronte all'altare maggiore della Metropolitana, su cui era esposta la Sacra Reliquia, un apposito palco per collocarvi l'apparecchio fotografico. La S.S. Sindone era illuminata da due proiettori elettrici uno a destra ed uno a sinistra, alla distanza di circa 10 metri. Questi due fari elettrici non erano però di uguale potenza luminosa, come risultò chiaramente sulla lastra fotografica.

Una prima riproduzione venne da me tentata nella sera stessa della solenne apertura della Ostensione (25 maggio 1898) ma fui costretto a rinunciare al lavoro a causa dell'intermittenza della luce elettrica e quindi della irregolare intensità di illuminazione della S.S. Sindone.

Per evitare questo inconveniente dovetti quindi provvedere schermi di vetro smerigliato da collocarsi davanti ai due proiettori ed ottenni così una luce più diffusa ed uniforme sulla S.S. Sindone per tutta la sua superficie e riuscii pure a rendere più costante e regolare la sorgente luminosa. In tale circostanza trovai nell'Egredia persona che dirigeva tale servizio la massima condiscendenza, il più lodevole zelo e sollecite cure.

Posto riparo a questo grave inconveniente, la riproduzione fotografica venne da me ripresa la sera del 28 Maggio 1898 alle ore 21,30. Devo notare però che in quel frattempo la SS. Sindone era stata protetta con un cristallo, il che rendeva più difficile la riproduzione, perchè sul cristallo venivano a riflettersi le lampade elettriche e le decorazioni della chiesa. Questo fatto mi obbligò a mutare la primitiva posizione della macchina fotografica e mi costrinse ad allontanare il palco sino ad una distanza di circa otto metri. Naturalmente dovetti ricorrere ad altro obiettivo scegliendone uno di maggior distanza focale. L'obiettivo adoperato fu un Voiglander con diaframma di due millimetri.

Le lastre, della dimensione di centimetri 50/60, erano ortocromatiche e prodotte dalla Ditta Edwards. Applicai all'obiettivo uno schermo giallo di tinta molto debole.

Esequi due pose: la prima con 14 minuti primi di esposizione e la seconda con 20 minuti primi.

Le lastre vennero sviluppate in un bagno di ossalato ferroso senza alcuna speciale preparazione chimica che potesse in qualche modo migliorare il risultato normale e consueto del mio lavoro. Le lastre vennero fissate poi in una soluzione di iposolfito sodico.

Risulta dunque che non ho inventato uno speciale sistema, nè ho adoperato alcun artificio, per ottenere la riproduzione della SS. Sindone ma al felice esito del mio lavoro ha potuto invece giovare la lunga esperienza e la pratica che, anche quale semplice dilettante, da tempo vo facendo nella riproduzione di dipinti e soggetti colorati.

Adottai lo schermo giallo poichè come già sapevo da persone che avevano esaminato la SS. Sindone nella Ostensione del 1868, il tessuto aveva una tinta leggermente giallognola.

Le lastre fotografiche non vennero ritoccate e sono a disposizione di chiunque voglia accertarsene.

Non poche testimonianze io potrei produrre di persone che, interessandosi benevolmente a tale mio lavoro, ebbero occasione di vedere i negativi originali il giorno seguente la posa.

Con ringraziamenti e con l'espressione della mia stima.

f.to Secondo Pia

IV.

PARERE DEL PROF. DOTT. BENEDETTO PORRO

Laboratorio di Chimica Analitica

Prof. Dott. Benedetto Porro

Torino - Via Deposito, 5

Torino, 11 Marzo 1901

Eg. Sig. Avv. Pia Cav. Secondo

Ho ricevuto la lettera direttami e ben di buon grado accondiscendo ai di Lei desideri.

Vi accondiscendo non solo per l'alta stima che per Lei professo, ma ben anco per quel culto che devo alla verità, e pel vivissimo desiderio che si deve avere acciocchè i fatti sieno sempre interpretati nel loro vero senso, rifuggendo possibilmente dalle interpretazioni tratte da teorie troppo astruse e che mal si comprendono da chi le scrive e da chi le legge.

In primo luogo, permetta che io faccia leggera violenza alla virtù di cui Ella è dotata, la modestia, e poichè mi si presenta l'occasione di farlo, che io Le dichiari la mia ammirazione per l'opera da Lei compiuta e che ben conosceva in tutti i suoi particolari, opera che si presenta sotto duplice aspetto encomiabile.

Sotto l'aspetto morale, essa servì a diffondere fra i credenti la conoscenza di un prezioso documento della nostra religione.

Sotto l'aspetto materiale della esecuzione ho la certezza che non si potesse far di meglio quando si fosse potuto disporre della Sindone in locale adatto, convenientemente illuminato ed in modo da poter eseguire parecchie pose con tempi differenti. Se poi si considera che Ella non poté accostare la Sindone, che la medesima era ricoperta di cristallo riflettente, che dovette servirsi di luce artificiale inamovibile rispetto al soggetto, che ebbe a sua disposizione un tempo

brevissimo, che infine Ella ebbe contrattempi, per non dir altro, di varia indole, che io ben conobbi e che Ella nella sua bontà avrà dimenticato, e dei quali qui non è il caso di far cenno, si comprende come ci voleva una abilità operatoria eccezionale, per superare tutte quelle difficoltà.

Ella ha avuto molto tutto nel non ritoccare la negativa poichè nessun ritocco per quanto felice ed abile fosse, avrebbe potuto raggiungere la finezza di dettaglio quale Ella ottenne direttamente con mezzi ottici.

Dichiaro dunque che l'esito felice di tale lavoro non lo si dovette ai preparati speciali, ma piuttosto a quella abilità operatoria personale di cui Ella è dotata in sommo grado, abilità che non si describe, non si insegna, e non si trasmette ad altri e che costituisce il più prezioso fra i patrimoni di un operatore.

La pubblicazione che Ella mi trasmise del Signor Arthur Loth avente per titolo « Le portrait de N.S. Jésus Christ d'après le Saint Suaire de Turin » (1) ebbe tutto il mio interessamento ed attenzione.

Prescindendo da qualche particolare apprezzamento, rafforzato all'autore, opino, più dagli occhi della fede che non da quelli materiali, nel suo assieme la pubblicazione è ottima e risponde sufficientemente, per quanto riguarda la parte fotografica presa da me in considerazione, alla verità.

Per contro il libro « Étude critique sur l'origine du S. Suaire de Lirey-Chambery-Turin par la Chanoine Ulisse Chevalier » mi ha lasciata una impressione penosissima e mi sono chiesto per quali fini un ministro della Religione tenta di distruggere, o per lo meno di denigrare menomandone l'importanza, infiltrando dei dubbi su di una reliquia che è la più poetica, la più preziosa, la più grande cosa che possessa la religione di Cristo.

Non ho trovata risposta alla mia domanda, nè intendo ricercarla perchè è lungi da me l'intenzione di polemizzare.

Solo in linea di massima, dirò tenuto riguardo di certe spiegazioni date dal Loth, ma più specialmente ai commenti fatti da Ippolito Chopin nel suo scritto inserito a pag. 50-55 del libro del Chevalier che se gli scritti dimostrano molta erudizione scientifica negli autori, dimostrano pure in essi la mancanza di un senso pratico dipendente in gran parte dalla imperfetta conoscenza del modo con cui fu ottenuta la fotografia della Sindone.

Essi sentono la necessità di trovare la spiegazione dei fenomeni che avvengono o per dir meglio che avvennero fotografando la Sindone, nel trascendentale, nell'azione dei fluidi, nell'ignoto, spiegazioni non ben comprese da chi le describe, peggio interpretate poi dal pubblico che le legge.

Per me, modesto cultore dell'arte fotografica, la quale mi rende segnalati servigi per svelarmi macchie di varia natura nei casi di perizie giudiziali, la cosa è chiara così da non aver bisogno di ricorrere a disticci fra positivi e negativi od a teorie elettriche onde avere una soddisfacente spiegazione di quanto Ella con rara abilità pratica ottenne fotografando il Sudario

Fra le prime ed elementari nozioni di fotografia che impartisco ai miei allievi, ho quella del vario grado di fotogenicità rispetto al bromuro d'argento che hanno le varie lunghezze d'onda della luce ed in conseguenza di quello che noi con termine più pratico siamo abituati a chiamare « colori dello spettro ».

Insegno pure che se un fondo bianco si offusca per qualunque causa, la parte offuscata ha il potere fotogenico minore, e riflette in conseguenza minore quantità di luce attinica del fondo stesso.

Data questa nozione precisa, ed ammesso che il corpo del Redentore prima di essere avvolto nel lenzuolo è stato cosparso di una preparazione speciale oleobalsamica come si usava a quel tempo, ne venne per conseguenza che il tessuto assorbì per capillarità dalle parti del corpo toccate, porzione della preparazione, la quale, vuoi per l'azione dell'ossigeno dell'aria atmosferica resinificandosi, vuoi perchè originariamente non perfettamente bianca lasciò una traccia visibile di se sul tessuto.

(1) Trattasi della prima opera del Loth, edita nel 1900, e non già del più ampio volume dello stesso autore pubblicato nel 1907 e che conterrà la « Memoria » del Pia.

Questa impronta così colorata trasmise alla lastra sensibile una minore quantità di luce attinica che non ne trasmettesse il fondo ed Ella ottenne così la sua prima lastra alla camera oscura che aveva un fondo nero, con immagine delle macchie più chiare, locchè dà alla visione l'effetto del cosiddetto positivo.

Le allego due fotografie che rappresentano l'una un volto con capigliatura alla nazarena e l'altra due avambracci colle rispettive mani, la di cui impronta mostra chiaramente le due parti, anteriore e posteriore.

Queste fotografie vennero da me ottenute per dimostrare sperimentalmente che noi possiamo riprodurre a piacimento tali generi di fenomeni.

Per ciò ottenere basta spalmare il pezzo da riprodurre con una sostanza grassa leggermente colorata e distendere sulla parte stessa un tessuto qualunque, purchè morbido e floscio, comprimere leggermente con un cuscino di piume o meglio ancora lasciarvelo per una dozzina di ore.

Col primo metodo da me applicato a corpo vivo si ottiene una impronta più grossolana, col secondo metodo applicato a corpo morto si otterrebbe, ne son certo, una impronta più fina e delicata sia perchè il corpo morto è assolutamente immobile, sia perchè il tessuto vi si adagia naturalmente, più lievemente pesa sulle parti salienti e si imbeve maggiormente di grasso e nelle parti delicate ed appena toccate il grasso ha tempo di essere assorbito per capillarità e a dar luogo anche a leggere sfumature.

Per queste prove io ho fabbricati i seguenti miscugli dei quali dò la ricetta:

I°	
Sugna	p. 25
Cerasina G.	p. 1
Olio d'ulivo	p. 74
II°	
Sugna	p. 25
Sudan I	p. 1
Olio di lino ess.vo	p. 74
III°	
Paraffina	p. 20
Sudan I	p. 0,5
Cerasina G.	p. 0,5
Olio di lino ess.vo	p. 79

Colla prima formola si ottiene una impronta che va fotografata entro le 24 ore, perchè l'immagine ottenuta va man mano sfumandosi sul tessuto poichè la materia grassa procede per capillarità.

Colla seconda a base di olio essicativo si diminuisce questa velocità di diffusione e sfumatura per capillarità e colla terza si può dire che l'effetto della capillarità e corrispondente sfumatura è reso quasi nullo e l'impronta sul tessuto perdura indefinitamente, e si comprende, perchè l'olio essicativo essendosi resinificato si è trasformato in sostanza solida. In conseguenza di tutto ciò emerge la nessuna necessità di infiltrare il sospetto che la Sindone sia un dipinto, nessun artificio speciale per ottenere quello che si è ottenuto, nessuna spiegazione difficile del fenomeno avvenuto, dal momento che noi possiamo a volontà riprodurlo, ed in ciò risiede la vera scienza che da la spiegazione del fenomeno riproducendolo, che acquista la mente e la coscienza perchè persuade essendo consonante alla verità.

Io nutro viva fiducia che ciò sia bastevole a troncare una incresciosa polemica che non può certamente arrecare nessun vantaggio alla Religione.

Superfluo l'aggiungere che questo mio scritto è cosa sua e che l'autorizzo fin d'ora a fare di questo mio modesto lavoro tutto quell'uso che Ella crederà opportuno.

Colla più distinta stima.

f.to Prof. Benedetto Porro

GIOVANNI DONNA d'OLDENICO

L'OSTENSIONE DELLA SINDONE DEL 1842
IN UNA LETTERA DI SILVIO PELLICO

Nel clima delle manifestazioni patriottiche di « *Torino '61* », mentre, con altre memorie storiche, vengono pubblicati carteggi ed epistolari di uomini del Risorgimento, sarebbe stato interessante che qualcuno si fosse anche ricordato dell'Autore di *Le mie prigioni*, portandone alla luce le lettere, che sono pure ricche di notizie, quanto di morale insegnamento, perchè espressione di un uomo di alta levatura spirituale, informata a quei principi cristiani che si usa chiamare santità.

Spigolando tra alcune lettere famigliari del Pellico troviamo che una di esse riguarda l'ostensione della Sindone del 1842 e riteniamo di far cosa gradita ai nostri lettori nel riportarla alla luce, perchè essendo apparsa in una raccolta ⁽¹⁾ pubblicata nell'ormai lontano 1901, essa è quasi introvabile, anche se in quell'anno la raccolta raggiunse la quarta edizione.

Silvio Pellico allorquando, liberato dallo Spielberg, ritornò in patria, visse per alcuni anni in famiglia, ma poi, a seguito della morte dei genitori, accettò la completa ospitalità offertagli dai Marchesi di Barolo. Egli, nelle sue lettere dice che veniva chiamato col titolo di Bibliotecario anche se propriamente non si occupava di biblioteca. Infatti svolgeva la corrispondenza più importante e riservata relativa alle opere ospitaliere ed ospedaliere, in buona parte fondate dal marchese Tancredi di Barolo e che poi la vedova, Giulia di Barolo nata Colbert, andò sempre più sviluppando e dando loro vita giuridica.

Vivendo a Torino, il Pellico ebbe modo di assistere all'Ostensione della Sindone che venne fatta in occasione del matrimonio di Vittorio Emanuele II (allora Principe di Piemonte) con Maria Adelaide Arciduchessa d'Austria.

Già alcuni giorni prima di quello fissato per la celebrazione delle nozze erano convenute a Torino molte persone per assistere ai molti festeggiamenti ed alle diverse cerimonie civili e religiose nelle quali era compresa l'Ostensione della S. Sindone.

Al riguardo, il 10 aprile 1842 (due giorni prima delle auguste nozze) Silvio Pellico scriveva al domenicano Padre Raimondo Feraudi ⁽²⁾:

« Ho il gusto di rivedere in quest'occasione molte persone milanesi e d'altri luoghi... gli alberghi sono pieni, le case sono piene, le strade brulicano di gente ».

E' ciò che anche scrive la marchesa Costanza d'Azeglio (con la quale il Pellico sovente si incontrava) nelle sue lettere al figlio Emanuele, nelle quali descrive il gran mondo di persone giunte a Torino e dice che la processione per l'esposizione della S. Sindone constitui « una funzione bellissima »⁽¹⁾ e che la Reliquia era ben visibile.

La lettera che il Pellico scrive, ancora al padre Feraudi, il 4 maggio 1842, manifesta i sentimenti di commozione che confermano la grandezza d'animo del patriota piemontese e così parla dell'ostensione:

« *Dev'essere stato un sacrificio per te e per Giuseppina* ⁽²⁾ *di non poter venire a vedere l'esposizione della S. Sindone. Io ho avuto questo bene; sono andato colla sig. Marchesa alla finestra di una casa in piazza Castello all'angolo di Doragrossa, e quindi dirimpetto al balcone del Palazzo di Madama da questa parte. Fu fatta l'ostensione prima a questo balcone, poi a quelli degli altri tre lati. A ciascun de' luoghi si passarono dieci minuti. La santa reliquia venne portata in processione dalla cappella del S. Sudario al detto Palazzo di Madama, e dopo, quando fu mostrata da quei quattro balconi, rimase colà esposta nella gran sala, ove si recano a venerarla tutti i Corpi Religiosi. Si farà di nuovo l'ostensione ai balconi alle ore 4. L'aria è un po' nuvolosa, ma senza pioggia, ed anzi trapelano raggi di sole. Il concorso è immenso, e certamente la curiosità non v'ha tanta parte quanta la divozione. Oh quanto infatti è veneranda questa Reliquia. Non si può mirare senza un profondo commovimento ».*

In quel tempo, da pochi giorni, e cioè il 30 aprile 1842, era morto Giuseppe Cottolengo, il santo della carità per eccellenza, ed il Pellico così termina la lettera indirizzata a Padre Feraudi:

« *Il Cottolengo è pianto ed invidiato; ognuno lo venera. Ei protegge sicuramente dal Paradiso il suo miracoloso Ospedale; ha un degno successore nel Canonico Anglesio ».*

La data, posta in calce alla lettera porta la dicitura: « S. Sindone, 4 Maggio, 1842 ».

(1) PELLICO: *Lettere familiari inedite*, pubblicate dal Sac. Prof. Celestino Durando, Torino, Libreria Salesiana Editrice, 1901, 4^a edizione.

(2) Il domenicano padre Feraudi nacque pure in Saluzzo e fu molto amico della famiglia Pellico, e nelle luttuose vicende in cui ebbe a trovarsi per la cattura e la prigionia di Silvio le fu di grande sostegno e conforto.

(3) COSTANZA D'AZEGLIO: *Il giornale degli anni memorabili*, editore Cino del Duca, Milano, 1960, a pag. 167, lettera del 10 Maggio 1842.

(4) Giuseppina era la sorella di Silvio Pellico.